Pitt Press Series.

M. DARU

PAR

M. C. A. SAINTE-BEUVE;

(*CAUSERIES DU LUNDI*, VOL. IX.)

WITH A BIOGRAPHICAL SKETCH OF THE AUTHOR, AND NOTES PHILOLOGICAL AND HISTORICAL.

BY

GUSTAVE MASSON, B.A.
UNIV. GALLIC.
ASSISTANT MASTER AND LIBRARIAN OF HARROW SCHOOL.

EDITED FOR THE SYNDICS OF THE UNIVERSITY PRESS.

Cambridge:
AT THE UNIVERSITY PRESS.

London: CAMBRIDGE WAREHOUSE, 17, PATERNOSTER ROW.
Cambridge: DEIGHTON, BELL, AND CO.
Leipzig: F. A. BROCKHAUS.
1879

Cambridge:
PRINTED BY C. J. CLAY, M.A.
AT THE UNIVERSITY PRESS.

PREFACE.

In selecting, for our series of French classics, a portrait from M. Sainte-Beuve's brilliant gallery, I had to keep three things distinctly in view; it was necessary (1) that the *causerie* should be of moderate length; (2) that it should be interesting; (3) that it should be tolerably free from those peculiarities of language which render the author's style so frequently difficult, even in his most finished pieces, in those articles of which it has been said: "il n'a pas le temps de les gâter." How far I have succeeded it is for the public to decide; but the biography of M. Daru will, I think, enable the student to understand better the literary movement of the Napoleonic era—a movement till now imperfectly known, and hastily condemned.

On M. Sainte-Beuve the following works may be profitably read:

De Loménie, *Galerie des Contemporains Illustres*, vol. IX.;—Gustave Planche, *Portraits Littéraires*, vol. I.;—J. Levallois, *Sainte-Beuve; l'Œuvre du Poète*;—d'Haussonville, *Sainte-Beuve, sa Vie et ses Œuvres*;—G. Vattier, *Galerie des Académiciens*;—A. Morand, *La Jeunesse de Sainte-Beuve.*

GUSTAVE MASSON.

HARROW, *June*, 1877.

NOTICE SUR M. SAINTE-BEUVE.

Camille Augustin Sainte-Beuve naquit à Boulogne sur mer le 22 décembre 1804. Il fréquenta d'abord les classes du collége de sa ville natale, y obtint les plus grands succès, et vint ensuite à Paris pour compléter ses études. Il avait eu le projet de suivre la carrière de la médecine; mais tout en faisant son externat, il s'occupait de littérature, et fut admis à écrire dans le *Globe* qui était à cette époque (1824) un des organes les plus remarquables du journalisme Parisien. M. Sainte-Beuve ne tarda pas à abandonner le scalpel pour la plume, et il fit paraître successivement le *Tableau de la poésie Française au seizième siècle* (1828), les *Poésies de Joseph Delorme*, et *les Consolations* (1830); il avait aussi inauguré dans la *Revue de Paris* la brillante série de ses critiques et portraits.

Commencé en vue d'un concours, le *Tableau de la Poésie* fut repris à loisir par l'auteur, qui lui donna des proportions incompatibles avec le cadre modeste d'un travail académique; on y voit le manifeste de la nouvelle école, et on pourrait le comparer à l'*Illustration de la langue Française* de Joachim Du Bellay, pour l'influence qu'il exerça sur les destinées du *romantisme*. Depuis la publication de ce volume, le seizième siècle a été étudié, fouillé en détail, et à tous les points de vue; mais M. Sainte-Beuve put revendiquer l'honneur d'avoir appelé l'attention sur une époque et une révolution littéraire jusqu'alors mal connues et imparfaitement jugées.

Après la révolution de juillet, le *Globe* était devenu le représentant de l'école Saint-Simonienne; notre critique y continua

pendant quelque temps sa collaboration; M. Armand Carrel le fit entrer au *National*, et enfin M. Buloz lui ouvrit les portes de la *Revue des Deux Mondes*. Cette période fut une des plus brillantes dans la vie intellectuelle de M. Sainte-Beuve; les *Critiques et Portraits littéraires* (1832—39, 5 vols.), le roman de *Volupté* (1839), le recueil de poésies intitulé *Pensées d'Août* (1837) furent suivis du premier volume d'une *Histoire de Port-Royal* (1840) comprenant la substance d'un cours public fait à Lausanne en 1837. On a dit avec raison de cet ouvrage qu'au lieu d'un livre, c'est une série de portraits, une collection de *Causeries du Lundi* sur des personnages tenant de près ou de loin au Jansénisme Français. Il fallut vingt ans à M. Sainte-Beuve pour terminer son *Port Royal;* commencé sous l'influence des idées religieuses les plus accentuées, ce travail remarquable aboutit à une profession d'incrédulité.

Cependant l'auteur avait été nommé en 1840 conservateur à la bibliothèque Mazarine; et en 1844 il remplaça M. Casimir Delavigne à l'Académie Française où il fut reçu, le 27 février 1845, par M. Victor Hugo. Sa position était alors nettement marquée au premier rang de la littérature, et il avait réussi à se faire comme *reviewer* une position bien tranchée à côté de MM. Villemain, Nisard et Saint-Marc Girardin,—ces maîtres de la critique contemporaine. Écoutons un peu ce qu'il nous dit lui-même de la nature de son talent à cette époque.

"Au *Globe*, et ensuite à la *Revue de Paris*, sous la Restauration, jeune et débutant, je fis de la critique polémique, volontiers agressive, entreprenante du moins, de la critique d'invasion. Sous le règne de Louis-Philippe, pendant les dix-huit années de ce régime d'une littérature sans initiative et plus paisible qu'animée, j'ai fait, principalement à la *Revue des Deux Mondes*, de la critique plus neutre, plus impartiale, mais surtout analytique, descriptive et curieuse. Cette critique pourtant avait, comme telle, un défaut; elle ne concluait pas. Les temps redevenant plus rudes, l'orage et le bruit de la rue forçant chacun de grossir sa voix, et en même temps une expérience récente rendant plus vif à chaque esprit le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, j'ai cru qu'il y avait moyen d'oser

plus, sans manquer aux convenances, et de dire enfin nettement ce qui me semblait la vérité sur les ouvrages et sur les auteurs."

Le premier résultat de cette évolution dans le talent de M. Sainte-Beuve fut un cours sur *Châteaubriand et son groupe*, professé à Liège où l'illustre critique s'était retiré un moment après la révolution de février 1848. Le coup d'état du 2 décembre le ramena en France; il se rattacha au Bonapartisme, et profita de sa nouvelle position pour satisfaire contre ses amis d'autrefois des rancunes indignes d'un honnête homme. C'est là ce qu'il appelait "dire la vérité sur les ouvrages et sur les auteurs." Nommé professeur de poésie Latine au collége de France, il eut à affronter l'hostilité des étudiants, et se vit obligé de descendre de sa chaire après la deuxième leçon; il fut ensuite maître de conférences à l'école Normale (1857—1861), et ses opinions politiques le menèrent au sénat où il se posa en champion de la libre pensée. La brillante collection des *Causeries du Lundi*, commencée dans le *Constitutionnel*, poursuivie dans le *Moniteur*, et terminée dans le *Temps* appartient à cette dernière étape de la vie de M. Sainte-Beuve; son style y est devenu d'une rare souplesse et d'une netteté remarquable, surtout si on le compare à la manière prétentieuse, obscure et fatigante des *Critiques et Portraits*. Pour nous résumer, nous ne saurions mieux faire que de citer l'appréciation suivante:

"On a su gré, et avec raison, à M. Sainte-Beuve, d'avoir mêlé la biographie à la critique, et confondu l'homme et l'écrivain pour les compléter l'un par l'autre. Comme La Harpe, mais avec de tout autres qualités, il a jugé les vivants et les morts. Poètes, philosophes, romanciers, moralistes, écrivains militaires et religieux, simples causeurs ou diseurs de bons mots, femmes de lettres et de salon, les écrivains de tous les temps et de toutes les langues, depuis Virgile jusqu'à M. Feydeau, ont été ses justiciables. Il les a jugés, rejugés et déjugés. Il s'est constitué tribunal à plusieurs juridictions, cassant ses premiers arrêts, revenant sur des acquittements, adoucissant ou aggravant les peines; tel qui était sorti de son tribunal couronné de lauriers, a été repris depuis et sévèrement condamné."

Il n'y a, ce nous semble, rien à ajouter au verdict si judicieusement rendu par M. Vattier (*Galerie des académiciens*). M. Sainte-Beuve mourut à Paris le 13 octobre 1869.

GUSTAVE MASSON.

LISTE COMPLÈTE DES OUVRAGES DE M. SAINTE-BEUVE.

1. Tableau historique et critique de la poésie Française et du théâtre Français au XVIe siècle. Édition définitive. 2 vols. 12°. 1877.
2. Poésies complètes. 2 vols. 8°. 1863.
3. Volupté. 18°. 1861.
4. Port-Royal. 8 vols. 12°. 1860.
5. Châteaubriand et son groupe littéraire sous l'empire. 2 vols. 12°. 1860.
6. Critiques et portraits littéraires. 5 vols. 12°. 1832—1844.
7. Portraits contemporains. 5 vols. 12°. 1821.
8. Portraits de femmes. 12°. 1858.
9. Causeries du Lundi. 15 vols. 12°. 1851—62.
10. Nouveaux Lundis. 13 vols. 12°. 1863—68.
11. Souvenirs et indiscrétions. 12°. 1872.
12. Premiers Lundis. 3 vols. 12°. 1874, 75.
13. Les cahiers de M. Sainte-Beuve. 12°. 1876.
14. Chroniques Parisiennes. 12°. 1876.
15. Lettres à la Princesse. 12°. 1873.

M. DARU.

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE[1].

CETTE nouvelle édition de l'*Histoire de Venise* a paru l'année dernière, précédée d'une Notice sur M. Daru par M. Viennet. Ce serait une occasion naturelle pour parler de l'ouvrage et de l'auteur, s'il était besoin pour cela d'une occasion, et si le nom de M. Daru ne restait pas lié aux souvenirs les plus honorables de la littérature de son temps comme il l'est aux plus grands événements de notre histoire. J'essayerai ici, après m'être éclairé et environné des plus sûrs témoignages[2], de bien marquer ce caractère et de l'homme de lettres et de l'homme public en M. Daru, son immense facilité et sa capacité laborieuse exercée de bonne heure, toujours appliquée et sans trêve, cette vie de littérature solide et agréable, d'administration infatigable et intègre, d'exactitude et de devoir en tout genre, et dans laquelle il ne manquait jamais à rien; mais, ajoute quelqu'un qui l'a connu, il ne se plaisait pas également à tout, et c'est ce qui fait son mérite.

[1] 4e édition, 9 volumes in-8o; Firmin Didot (1853).

[2] Je ne saurais assez exprimer mes remercîments à M. le comte N. Daru pour l'empressement et la confiance avec lesquels il a bien voulu me remettre entre les mains toutes les pièces et documents originaux qui devaient me servir de base dans ce travail sur son père; et il y a joint des observations de tout genre dont j'ai eu presque toujours à profiter.

Pierre Daru naquit à Montpellier le 12 janvier 1767, le quatrième de onze enfants. Son père, secrétaire de l'intendance du Languedoc, était du Dauphiné. Le jeune Daru fit ses études à Tournon, chez les Pères de l'Oratoire. À l'âge de treize ou quatorze ans, il avait terminé sa rhétorique et même sa philosophie, et s'était fort distingué dans les divers exercices que les Oratoriens aimaient à proposer à leurs élèves. Les colléges des Oratoriens étaient en petit une Académie, et quelquefois même en avaient le titre. Tous les mois, par exemple, et peut-être plus souvent, les meilleurs élèves de rhétorique, de seconde et de troisième, se réunissaient en présence des professeurs, des autres écoliers, et devant aussi quelques invités de la ville, et là, dans une véritable petite séance académique, ils faisaient lecture de quelques pièces de leur composition en prose ou en vers Latins et surtout Français. M. Daru brilla de bonne heure dans ce genre d'exercice, et en garda toujours le goût. S'il fallait définir l'Académicien modèle dans le meilleur sens du mot, l'homme qui aime à cultiver les lettres en commun, avec une émulation profitable, avec conseil et critique mutuelle, sans susceptibilité, sans envie, dans un sens d'ornement et de perfectionnement social, il suffirait de nommer M. Daru. À sa sortie du collége et de retour à Montpellier dans sa famille, il forma avec quelques jeunes gens diversement connus depuis, Fabre (de l'Hérault), Nougarède, etc., une espèce de petite Académie qui se réunissait deux fois par semaine, et où l'on traitait des questions de littérature et de philosophie. M. Daru, par son activité d'esprit, par cette fermeté de bon sens et de caractère qu'il eut dès sa jeunesse, était l'âme de la petite société et la dirigeait; il en était le président, le trésorier. Son père, cependant, le destinait à la carrière de l'administration militaire. En 1784, il fut pourvu d'un brevet de

lieutenant d'artillerie (dans les canonniers garde-côtes), et, bientôt après, d'une charge de commissaire des guerres; il fallut une dispense d'âge, car il n'avait que dix-sept ans. On le trouve, en 1788, faisant l'office de secrétaire auprès du comte de Périgord, commandant de la province de Languedoc, au milieu de la crise difficile qui se termina par la suppression des Parlements: le comte de Périgord lui reconnut une prudence et une mesure au-dessus de son âge. Mais ce que j'ai à cœur de bien montrer déjà et d'établir dès cette première jeunesse de M. Daru, c'est le nombre, l'abondance, la solidité de ses premiers travaux, le sérieux de direction et le sens dont il y fait preuve. Il paye tribut au goût du moment, à la mode des Almanachs des Muses et des Athénées; il fait de petits vers, mais il ne s'y tient pas, et il sort bientôt du frivole. Il aime à s'appuyer sur les Anciens, à les lire la plume à la main et en les traduisant: il est un peu en cela de la postérité du seizième siècle. Il se redit ce mot d'un de ses maîtres: "Les beautés nobles et mâles datent de loin." Il traduit, même après l'abbé Colin, *l'Orateur* de Cicéron; même après l'abbé Le Monnier, il traduit Térence; il est près d'aborder Plaute; il songe à donner un *Théâtre Latin* complet, avec des observations, et qui eût fait pendant à ce que le Père Brumoy avait exécuté pour le Théâtre Grec. Il se joue cependant avec Catulle; il s'applique déjà à Horace; puis une bien autre ambition le tente, l'épopée elle-même, l'épopée moderne avec toutes ses difficultés et ses réalités positives, ennemies du merveilleux; âgé de vingt ans, il ne voit là rien d'impossible: il compose donc son *Washington ou la Liberté de l'Amérique septentrionale*, et, choisissant le siége de Boston comme fait principal et comme centre de l'action, il achève un poëme en douze chants dont on pourrait citer des vers honorables, et qu'il accompagne d'une préface modeste et judicieuse.

Mais, pour prendre l'idée la plus agréable de ces premiers essais et travaux de Daru, tous inédits, excepté la traduction de *l'Orateur* publiée en 1788; pour les voir à leur point de vue comme les voyaient alors ses amis et ses maîtres, je demande à citer quelques passages charmants d'une correspondance qu'entretenait avec lui un digne Oratorien, le Père Lefebvre, le même à qui M. Daru plus tard a dédié sa traduction des Satires d'Horace. Le Père Lefebvre, que M. Daru aussi fit nommer dans les derniers temps professeur d'histoire à Saint-Cyr, et dont il combla de soins la vieillesse, est une de ces physionomies graves et douces des vénérables maîtres d'autrefois, qui unissaient la piété, la connaissance du monde, la modestie pour eux, l'orgueil seulement pour leurs élèves, une affection éclairée et une finesse souriante. L'*amitié* du Père Lefebvre pour le jeune Daru avait commencé à Tournon dès l'année 1776, quand celui-ci n'avait que neuf ans; elle dura jusqu'à la fin, doucement flattée et enorgueillie dans l'élévation et la juste fortune de celui à qui il écrivait en 1788: "Votre gloire doit faire la consolation de mes cheveux blancs, ne négligez rien pour la rendre solide." À cet effet, le Père Lefebvre n'épargnait pas à son ancien élève les conseils du sage et de l'homme de goût:

"Voulez-vous que je vous parle franchement, mon cher Daru? lui écrivait-il de Marseille le 30 décembre 1785, vous me paraissez avoir beaucoup gagné depuis un an, et vos derniers vers, ainsi que votre dernière lettre, sont d'un ton bien supérieur à tout ce qui a précédé. Dernièrement, M. Hugues et moi nous relûmes l'Épître que vous m'avez adressée: nous y trouvâmes beaucoup de délicatesse, jointe pourtant, en quelques endroits, à une certaine lâcheté de style, qui, jusqu'à présent, a été votre péché originel. Encore quelques efforts pour réprimer votre malheureuse facilité, et vous vous trouverez dans le bon chemin. Le Père Chapet m'a dit que vous aviez dans la société les allures d'un homme fait, que vous ne donniez point dans le luxe, et que, si on avait quelque chose à vous reprocher, c'était peut-être un peu de singularité dans les opinions. Nous autres gens

d'esprit, nous ne sommes pas obligés de penser comme les autres; mais pourtant il faut de la circonspection pour découvrir la vérité à la multitude. Si vous étiez dans le cas de me faire encore de ces visites de 5 heures du soir que j'aimais tant, vous pourriez, libre au sein de l'amitié, dire sur la politique, la guerre, etc., le mot et la chose: avec des gens qui ne sont point initiés et qui ne méritent pas de l'être soyons plus *réservés*. Un mot lâché mal à propos fait quelquefois un tort irréparable. Il faut être soi dans tous les âges, et ne point faire le vieillard à vingt ans, ni le petit maître à soixante. Actuellement, mon cher ami, je ne prêche plus, et ma santé s'en trouve bien; j'y ai substitué des leçons d'histoire à nos pensionnaires: ce qui est plus analogue à mon goût, et, je l'ose dire, à mon talent. Cependant mon travail n'est pas borné à cela; je m'occupe d'une traduction, le croirez-vous? d'une traduction de la Bible. C'est le plus ancien livre du monde, dont nous n'avons jusqu'à présent que de misérables versions. Si mon ouvrage paraît jamais, vous aurez sans doute envie de le lire, et je crois que cette lecture vous fera du bien. Adieu, mon cher ami, continuez de vous faire homme, et aimez-moi comme je vous aime."

Cette lettre que j'ai voulu citer en entier comme échantillon du ton général et de cette gravité tout aimable, tempérée d'aménité, je la trouve entre plusieurs autres, également spirituelles et toujours utiles. Le conseil habituel du Père Lefebvre à son jeune ami, c'est de profiter de son heureuse flexibilité qui tend à se porter sur toutes sortes de genres et de sujets, mais de ne s'y point livrer trop rapidement, d'attendre avant de publier: "L'âge est le meilleur des Aristarques." Ses scrupules de traducteur, dans le travail qu'il avait entrepris sur la Bible, fatiguaient et consumaient le Père Lefebvre: "Ce métier de traducteur dont je me suis occupé toute ma vie, disait-il, me paraît toujours plus difficile à mesure que j'avance, soit que l'âge me glace le sang, soit que mon goût s'épure à force d'approfondir; une page de traduction m'épuise pour huit jours." Et ailleurs: "Je suis revenu de la campagne à la ville, mais j'étais si essoufflé qu'il m'a fallu un grand mois pour reprendre haleine. Vous

êtes bien heureux, vous, de pouvoir entreprendre les plus grands travaux sans effroi, et les poursuivre sans fatigue. Vous êtes en petit la Sagesse éternelle qui se jouait en créant l'univers: vous l'imiterez sans doute en ne précipitant rien." Il lui conseille, comme antidote à l'impatience de publier trop tôt, de jeter les yeux sur le *Petit Almanach de nos Grands Hommes* qui venait de paraître et qui raillait toutes ces vaines renommées d'un jour. Au nombre des projets littéraires de M. Daru (et avec lui les projets étaient bientôt mis à exécution), il y avait une tragédie de *Néron*: "Je n'ai rien à dire contre votre plan, lui écrivait le Père Lefebvre, mais vous referez, je l'imagine, le récit de la mort d'Agrippine que vous avez volé à Suétone; c'était Tacite qu'il fallait piller: un voleur honnête ne s'adresse qu'aux riches." On voit que le goût du Père Lefebvre, comme celui des Oratoriens en général, était quelque peu orné et fleuri; c'était un compromis avec le goût du siècle[1]. Il

[1] Voici encore, avant de quitter le Père Lefebvre, quelques passages des jolies lettres qu'il adressait à M. Daru. Il lui parle d'un poëte ou versificateur de sa connaissance, d'un M. Bérenger (celui des *Soirées Provençales*), qui ne ressemblait pas à notre célèbre chansonnier et qui se hâtait trop de produire: "Tout ce qui sort de sa plume, il le publie; ce sont des enfants morts qu'on n'a pas le temps d'ondoyer et qui ne feront jamais un article dans les Registres du Parnasse. Vous n'aurez point ce malheur à craindre si, pendant quelques années encore, vous ne faites des vers que pour vos amis. Cherchez-en pourtant de sévères..." (31 décembre 1786.)

À ces conseils littéraires il en joignait un supérieur, et qui est de morale sociale: "Vous êtes heureux d'avoir embrassé un état qui vous donne du loisir. Malgré cela, songez que votre profession est votre premier devoir, et que vous ne pouvez courtiser Minerve qu'après avoir contenté Pallas." (6 août 1786.)

Dans une lettre datée de Neuilly (septembre 1801), au moment où parut la traduction des *Satires* d'Horace que son ancien élève lui avait dédiée: "Je croyais, mon cher ami, disait-il, m'être guéri à force de philosophie de toute espèce d'amour-propre, et voilà que vous me donnez

y a plaisir pourtant à rencontrer ce coin de saine et heureuse littérature conservé à la fin du dix-huitième siècle, et qui se transmet d'un maître indulgent dans un élève vigoureux.

La traduction du traité de *l'Orateur* de Cicéron fut le seul écrit que M. Daru livra alors à l'impression et sans se nommer (1788). L'ouvrage fut fort sévèrement critiqué dans *l'Année littéraire*. Le critique, qui n'est autre peut-être que Geoffroy, y décernait tout l'avantage, après une comparaison rapide, au travail de l'abbé Colin. M. Daru, dans une longue lettre motivée qu'il adressa à l'auteur de *l'Année littéraire*, et qui, je crois, n'a pas été publiée, conteste avec politesse la prompte conclusion du critique; il insiste sur un point, c'est que, pour traduire fidèlement, il ne suffit pas de bien rendre le sens de l'original, mais qu'il faut encore s'appliquer à modeler la forme de l'expression: "Pour ne pas sortir de notre sujet, dit-il, un traducteur de Cicéron qui aurait un style sautillant serait-il

de l'orgueil. Quelquefois, entendant parler de vous, il m'est arrivé de dire avec un air de satisfaction: "J'ai vu naître ces talents-là, et j'en conserve précieusement les premières *ébauches*." Il y a bien là une sorte de vanité, *mais je me la pardonne*, comme dit Mænius (dans Horace même). Aujourd'hui il me sera impossible de résister à la tentation de tenir sur ma cheminée le volume des *Satires* d'Horace et de me rengorger, lorsque les survenants indiscrets, jetant un coup d'œil sur la première page, s'écrieront: *Oh! oh!...*"

En lisant le Discours de réception à l'Académie française dans lequel M. Daru louait son prédécesseur Collin d'Harleville et terminait ainsi sa louange: "C'est pour moi une douce satisfaction de sentir que je reste au-dessous de l'attente du public," le Père Lefebvre goûtait fort cette façon de penser et de s'exprimer, qui en dit beaucoup dans sa délicatesse: "Ce n'est pas à vous que j'en ferai le commentaire, écrivait-il à M. Daru. Seulement je vous dirai qu'il y a tel homme dans le monde, dont je parle quelquefois à ceux qui méritent d'en entendre parler, et que j'éprouve aussi une douce satisfaction quand on me corrige en disant: *Il y a plus...*" (4 septembre 1806.)

un traducteur fidèle ?" Et il estime que l'abbé Colin, pour donner à sa traduction cet air facile qui séduit au premier abord, a négligé d'affronter toutes les difficultés qui s'offraient; il a franchi plus d'obstacles qu'il n'en a surmonté. Pour rendre son Français plus agréable, il a sacrifié la période de Cicéron; il a coupé, retourné les phrases de son modèle, ce qu'au contraire a voulu éviter le jeune traducteur, plus fidèle à l'ordre et au tour périodique du Latin. Je n'ai point à entrer dans ce procès; mais c'est ainsi qu'à l'âge de vingt et un ans le jeune élève commissaire des guerres était de force à tenir tête aux champions de la critique universitaire d'alors, et avait un pied solide dans la littérature classique.

Ce qui distingue dès le premier jour M. Daru au milieu de cette école poétique régnante de la fin du dix-huitième siècle à laquelle il est mêlé, et dont il ne se séparera jamais d'une manière tranchée, c'est l'étude, l'amour de l'investigation et des recherches, le besoin en tout de ne pas s'en tenir à l'aperçu, à la fleur et à la cime des choses, mais de les prendre, en quelque sorte, par la base, de s'en informer avec suite, avec étendue, par couches successives, et d'en dresser, soit dans des préfaces, soit dans des rapports académiques, soit dans des comptes rendus destinés à lui seul, un exposé judicieux, fidèle, qui donne un fond aux discussions et qui souvent les abrége. Ainsi, dans les manuscrits considérables qu'il a laissés, et qui se rapportent à ces premières années, je trouve un *Essai sur le Théâtre Espagnol*, dans lequel il discute posément et en connaissance de cause les prétentions du Théâtre Espagnol comparé au nôtre. Dans tout ordre d'études et de travaux, M. Daru procédera de la sorte: en matière administrative, ce sera sa méthode; et même en littérature, son jugement aimera à s'appuyer sur des matériaux préparatoires amassés avec soin et digérés

avec sens. L'application, la fermeté et l'ordre, il portait ces qualités en tout, et il le faisait avec satisfaction, d'une manière qui lui était naturelle et facile.

La Révolution bientôt vint l'éprouver et le mûrir comme tant d'autres. Déjà, en 1791, à Montpellier, attaché comme commissaire des guerres à l'ordonnateur qui y résidait, il avait été incriminé pour ses relations avec le marquis de Bouzols, commandant du Languedoc, et avait eu à se défendre devant le club. Il le fit avec succès, avec cette bonne élocution qui sera son éloquence, et fut applaudi. Devenu commissaire ordonnateur, il fut employé en cette qualité dans l'armée qu'on avait formée, en 1792, sur les côtes de Bretagne, et qui était destinée à agir au cas d'une descente des Anglais. Il y servit sous les ordres et comme adjoint de M. Petiet, qui fut plus tard ministre de la guerre sous le Directoire. Une lettre écrite par Daru à l'un de ses amis, et où se trouvaient ces mots ironiques: "J'attends ici *nos amis* les Anglais qui, dit-on, vont débarquer bientôt, etc.," fut interceptée et prise au sérieux par ceux qui la lurent. Daru fut donc arrêté comme suspect, jeté dans la prison de Rennes, qu'on appelle *la Tour-le-Bat*, puis, de là, malgré l'intervention amicale et courageuse de M. Petiet, dirigé sur Orléans, où il dut attendre la chute de Robespierre. Pendant ce loisir forcé, il ne cessa de s'occuper des lettres: il traduisait en vers Horace, et il fit, entre autres pièces originales, son *Épître à mon Sans-Culotte*, qui ne fut publiée que quelques années après, et qui était, à son heure, une preuve de calme d'esprit comme de talent.

En composant cette Épître, Daru avait voulu faire quelque chose dans le goût de celles d'Horace qu'il était en ce moment occupé à traduire. Dans la prison de Rennes, on lui avait donné pour surveillant un sans-culotte

qui, moyennant salaire d'un modique assignat par jour, était chargé de ne le pas perdre de vue un seul instant, même dans le sommeil. C'est avec ce surveillant ignare, avec ce Brutus qui ne sait pas lire, qu'il se suppose en conversation et discutant lequel des deux est le plus heureux au sens du sage; lequel est le plus libre. Le début est spirituel; on y voit le Brutus toujours inquiet, et faisant l'Argus, même quand il est couché sur ce lit où chaque soir, comme lui dit le poëte,

> Vous dormez d'un seul œil, tandis que l'autre veille,
> Et que votre suspect tranquillement sommeille.

Ce qui manque le plus à cette Épître, c'est le mouvement et la variété, ce sont les contrastes; puisque le poëte introduit ce Brutus qui ne s'en doute pas, il pouvait lui prêter des idées, des images et des tableaux frappants qui eussent tranché avec les idées morales et élevées du prisonnier. Il y a pourtant des passages animés de cette demi-vivacité que comporte le genre de l'épître:

> Qui de nous deux est libre? est-ce toi, je te prie?
> Toi qui, dès le matin, contraint de t'éveiller,
> Te lèves en bâillant pour me voir travailler!
> Toi qui, le long du jour, sifflant des ariettes,
> Ou d'un Homère Grec feuilletant les vignettes,
> Achètes tristement, par sept heures d'ennui,
> Le brouet qu'à ma muse on apporte à midi;
> Et qui, le soir venu, plus vigilant encore,
> Pour guetter une rime, attends souvent l'aurore!
> Non, non, tu n'es point libre, et c'est moi qui le suis.
> * * * * * * * *
> Mon esprit libre encor parcourt tout l'univers.
> * * * * * * * *
> Et ces Filles du Ciel dont je subis la loi?
> Ce démon bienfaisant, le vois-tu près de moi?
> Ma Muse, la vois-tu? . . .

Un peu plus de concision et de contraste dans les idées, un peu plus de relief d'expression, plus d'exactitude de forme et de rime, eussent fait de la pièce entière une de ces pages légères et durables qui survivent. De même qu'André Chénier, par *la Jeune Captive*, nous a donné l'Élégie dans une prison pendant la Terreur, on aurait eu l'Épître Horatienne née dans une prison du même temps. En indiquant ce qui manque à la bonne et spirituelle Épître de M. Daru pour être un chef-d'œuvre, je ne fais que répéter ce que je trouve écrit dans les lettres que lui adressaient ses amis à lui-même; car Daru était de cette école de littérateurs qui se consultaient sincèrement entre eux sur leurs ouvrages, qui ne se louaient pas à l'excès, qui admettaient les observations en les discutant. L'idolâtrie n'a commencé que depuis : nous l'avons vue naître; hélas! n'y avons-nous pas contribué? Aujourd'hui les éloges qu'on est tenu de donner aux poëtes et même aux prosateurs en renom, sous peine de les irriter et de les blesser, à chacune de leurs productions nouvelles, doivent être du genre de ces flatteries sans limite et sans réserve avec lesquelles on abordait autrefois les Satrapes d'Asie. En critiquant Daru et en remarquant que ses amis, consultés par lui, et au milieu de leurs éloges, le critiquaient de même, loin donc de le diminuer, je l'honore.

La Terreur passée, Daru reprit ses fonctions administratives comme commissaire ordonnateur. En l'an IV (1796), son ami Petiet étant ministre de la guerre, Daru fut appelé par lui comme chef de division. Ce fut en cette qualité sans doute qu'il vit pour la première fois le général Bonaparte au printemps de 1796, à la veille de la campagne d'Italie, et le futur vainqueur, tout plein des grands coups qu'il allait tenter, lui dit en partant: "Dans trois mois, je serai à Milan ou à Paris."

Au milieu des scandales trop célèbres qui caractérisent en général l'administration du Directoire, le ministère de Petiet fait une honorable exception. Ce ministre, homme de bien et de mérite, s'appliqua à tenir une comptabilité régulière, et, après une année d'exercice, il soumit le tableau complet de ses opérations au jugement des Conseils législatifs et du public; il le fit avec sincérité, sans réticence. Dans ce travail dont les éléments étaient si compliqués, et dont la netteté et la franchise allaient faire scandale en sens inverse parmi ceux dont il contrariait les désordres, on reconnaît la présence et la collaboration de Daru, cette ardeur d'investigation qu'aucune difficulté n'arrêtera. Ce fut son premier coup de main en fait d'intégrité publique et de guerre déclarée à la rapine.

En l'an VII, Daru fut désigné par le général Masséna, commandant l'armée du Danube en Helvétie, pour commissaire ordonnateur en chef, à la place d'un autre commissaire, Ferrand, homme capable, dont Daru trouvait la révocation injuste et qu'il s'efforça instamment de faire réintégrer. C'est dans cette guerre pénible de Suisse où l'on manquait de tout, où il fallait faire venir les grains de France, c'est-à-dire de la distance de quatre-vingts lieues, par des chemins difficiles; où l'argent aussi venait de France, mais rarement et en petite quantité; où le personnel des commissaires des guerres était insuffisant d'abord, et où les choix n'étaient pas toujours tels qu'il l'aurait voulu; c'est au milieu de ces difficultés de tout genre que Daru s'aguerrit au rôle d'intendant en chef et de pourvoyeur des grandes armées; sa réputation de capacité et de rigidité date de là. S'il donnait l'exemple, il fit aussi des exemples. Pour lui, il passait quelquefois sept nuits de suite sans dormir. Cependant il traduisait les *Satires* d'Horace (ayant déjà traduit précédemment les *Odes* et les *Épîtres*), et il cor-

respondait avec son ami Nougarède de Montpellier, lui envoyant une à une chaque Satire traduite, dans des lettres où il décrivait en même temps les opérations militaires et la situation politique du pays. Il faisait aussi, du pays et des montagnes, en vers descriptifs, un tableau qu'il appelait un peu ambitieusement *Poëme des Alpes*. C'est ainsi qu'en multipliant à plaisir ses travaux, et en se créant avec une rare vigueur de pensée ces surcroîts et comme ces superfluités d'action et d'emploi au milieu d'occupations qui, seules, eussent absorbé tout autre, Daru, sans s'en douter, préludait à ce rôle qui devait l'illustrer un jour, celui d'administrateur de la plus forte trempe sous le capitaine le plus infatigable qui ait jamais existé.

Un feu d'enthousiasme qu'ont trop peu ressenti les poëtes de nos jours, et que nous avons trop confondu dans nos propres inspirations avec les saillies de la fantaisie, animait alors ces âmes patriotiques et fermes, ces hommes de devoir. Sur la nouvelle de l'assassinat des plénipotentiaires Français à Rastadt, Daru composa d'indignation une espèce d'Hymne ou de Chant de guerre dans le genre de ceux de Marie-Joseph Chénier, et il l'adressa au ministre de l'intérieur François de Neufchâteau, qui désira le faire mettre en musique et l'envoya, à cet effet, au Conservatoire. C'étaient là les distractions du commissaire ordonnateur en chef, entre le combat de Saint-Gothard et la bataille de Zurich. Daru, d'ailleurs, était déjà connu à Paris comme traducteur d'Horace, des *Odes*, des *Épîtres* et de l'*Art poétique*, publiés l'année précédente (1798)[1]. Dans l'espèce de pompe triomphale qui fut célébrée à Paris, lorsqu'on y reçut les trophées des

[1] La Dédicace A***, qui commence par ces vers :

Autrefois Horace mon maître
Chez un ministre fut admis, etc.,

s'adressait à M. Petiet.

arts venus d'Italie, les immortelles statues d'Apollon et de Vénus arrachées du Vatican ou de Florence, on avait chanté le *Poëme séculaire* d'Horace : "Ce fut un antique de plus dans cette cérémonie, et malgré l'infériorité de la traduction, a dit M. Daru, on sentit l'à-propos de ces vers :

O blond Phœbus! et vous Divinité des bois...,

chantés en présence des statues de Diane et de l'Apollon du Belvédère." Cette traduction chantée alors était, en effet, celle que venait de publier Daru lui-même.

Il était encore à l'armée dite du Danube, et à Zurich, lorsque s'accomplirent à Paris les événements du 18 Brumaire; les correspondances de cette date entre lui et quelques-uns de ses amis littérateurs et auteurs de pièces de théâtre (Creuzé de Lesser, Barré, Goulard) le montrent plus préoccupé réellement des lettres que de la politique. Il avait fait une comédie en trois actes et en vers, *Ninon de Lenclos;* Creuzé en avait fait une également, qui avait pris les devants et qu'on représentait au théâtre des Troubadours : elle ne semblait pas la meilleure à ceux qui connaissaient les deux. Ici nous n'allons plus pouvoir suivre de front la double carrière de Daru. Dans la nouvelle organisation réglée par le Premier Consul, et qui répartissait les détails de l'administration militaire entre deux corps différents, l'un conservant l'ancien titre de commissaires des guerres et destiné à surveiller l'emploi des matières et les approvisionnements, l'autre, sous le titre d'inspecteurs aux revues, destiné à constater le chiffre de l'effectif, Daru fut compris dans la création de ce dernier corps; et ce fut en cette qualité d'inspecteur aux revues qu'il fut envoyé à l'armée d'Italie et qu'il fit la campagne de Marengo. Après la victoire, il fut un des commissaires préposés pour l'exécution de la Convention qui remettait toute la haute Italie au pou-

voir des Français. Le général Berthier étant rentré au ministère de la guerre, Daru y fut secrétaire général et y porta le poids de toute la réorganisation qui se fit alors (1801). Nous le trouvons successivement membre du Tribunat, inspecteur aux revues ayant part dans les fonctions de commissaire général à l'époque du camp de Boulogne, puis conseiller d'État, intendant général de la Maison de l'Empereur (1805), et bientôt, et à la fois, intendant général de la Grande-Armée (1806). Nous le laisserons marcher d'un pied sûr dans cette haute carrière administrative, pour le considérer dans ses dernières productions littéraires avant l'Empire et sous le Consulat.

Pendant qu'il était encore en Italie comme inspecteur en chef aux revues, dans l'hiver de 1800, une femme, auteur de petits vers et d'un *Éloge* plus sérieux de Montaigne, madame de Bourdic-Viot, qui s'appelait sa compatriote, lui écrivait ces mots affectueux et tout littéraires, qui, après les titres officiels et sévères que nous venons d'énumérer, peignent bien la double existence de Daru à cette époque :

"Quand nous serez-vous rendu? Notre Lycée républicain n'a qu'un cri après vous. Venez y ranimer le goût des beaux vers en nous lisant les vôtres... Nos professeurs sont excellents: Cuvier, surtout, nous enchante; il parle d'Histoire naturelle comme Buffon, et appuie tout ce qu'il dit par des démonstrations si fortes, que la raison qui écoute n'est jamais choquée. La Harpe continue son Cours de littérature; Rœderer et Garat n'ont encore rien dit, mais ils ouvriront bientôt leurs Cours. Saint-Ange a fait imprimer ses *Métamorphoses;* Chénier prépare aux Français un *Don Carlos*..."

En un mot, elle parlait à Daru de tout ce qu'elle savait bien qui l'intéressait le plus et qui lui tenait le plus à cœur.

C'est au Lycée qu'il avait lu l'hiver précédent, et avec un applaudissement unanime, son joli Conte imité et abrégé de celui de Casti, et qui a pour titre : *Le Roi malade ou la*

Chemise de l'Homme heureux[1]. Un roi malade et ennuyé désespère toute la Faculté par sa mélancolie opiniâtre. Les docteurs s'assemblent; on agite bien des remèdes, et, en désespoir de cause, on a recours à un sorcier qui décide qu'il ne s'agit pour le guérir que de trouver la chemise d'un mortel parfaitement heureux, et de la faire revêtir au malade. Rien d'abord ne paraît plus simple; on se met en campagne; on trouve bien des chemises de gens qui l'offrent d'eux-mêmes, et qui se piquent de parfait bonheur: aucune n'opère. Bref, les envoyés, après maint voyage, s'en revenaient fort tristes et dans le dernier embarras, lorsque, s'arrêtant dans certain cabaret pour concerter leur réponse, ils aperçoivent un gros garçon de bon appétit qui chantait de tout son cœur. Qui sait? voilà peut-être bien près cet homme heureux qu'on allait chercher si loin. On le guette, on l'aborde au moment où il s'y attend le moins; on lui demande avec douceur, et, s'il résiste, on va lui prendre de force ce vêtement nécessaire qui doit être l'instrument de la cure merveilleuse. Mais, ô surprise! ô regret! quand on en vient au fait et au prendre, que trouve-t-on?

Cet homme heureux n'avait pas de chemise.

C'est l'éternel refrain de la chanson: *Les Gueux, les Gueux, sont des gens heureux*, etc. Dans Casti, le Conte est plus développé, et il y a des hardiesses que le goût Français eût supportées moins aisément. Daru, en l'adoucissant, l'a traité comme eût fait Andrieux, et il a réussi.

Bien des années après, un ami de Daru, un ancien Oratorien, grand vicaire d'Orléans (M. Mérault), lui demandait avec instance ce petit Conte que l'auteur lui avait toujours refusé, et il ajoutait agréablement: "Je crois avoir

[1] Ce Conte a été imprimé dans l'*Almanach des Muses* de 1803, et, depuis, dans plusieurs recueils.

tout ce qui est à vous et de vous, *Horace* et *Venise*. Vous ne voulez pas me donner ce Conte charmant de l'Homme heureux qui n'avait pas de chemise. Vous devriez en ôter ce qui ne va pas à un séminariste, et je le ferais circuler."

Dans le printemps de 1801, Daru lisait soit au Lycée, soit dans plusieurs autres sociétés littéraires, philotechniques, dont il était membre, une *Épître à Delille*, qui eut également du succès. On ne s'expliquait pas cette obstination du poëte Delille à rester éloigné de sa patrie quand elle redevenait paisible, glorieuse, et lorsqu'il ne l'avait point quittée autrefois pendant le règne même de la Terreur. Daru, dans des vers sympathiques, d'une cordialité respectueuse, et où un léger blâme assaisonnait une grande louange, se faisait l'organe du sentiment de tous à l'égard d'un poëte aimé et admiré. Les journaux d'alors rendirent à l'envi un compte favorable de cette *Épître à Delille*. Madame de Staël, que Daru avait vue pour la première fois en Suisse, à Coppet, lui écrivait qu'elle avait lu l'Épitre avec son père et qu'elle en savait par cœur des passages. Un autre suffrage, d'un tout autre genre, mais très-vif également et moins suspect de pure politesse, celui de Sophie Arnould, vieillie, souffrante et pauvre, venait tendrement remercier Daru, qui lui avait rappelé par l'abbé Delille quelques-uns des beaux jours de sa jeunesse. Cette lettre de Sophie Arnould est datée de son lit où la clouaient la maladie et la douleur: "Mais parlons, lui disait-elle, du bonheur que m'a procuré la lecture de votre Épître. Combien elle a fait de bien à mon esprit, à mon cœur! Quels doux souvenirs elle m'a rappelées sur ce bon compagnon de ma vie, de mes beaux jours! Ah! si l'on pouvait deux fois naître, j'irais à vous et je vous dirais: Gentil Daru (comme on disait *Gentil Bernard*), soyez des nôtres..."

Une autre brochure poétique composée de trois ou

quatre Satires ou Dialogues en vers, et intitulée *la Cléopédie ou la Théorie des Réputations en littérature*, que Daru publia vers le même temps (1800), réussit moins. On y distingue pourtant une *Visite chez un grand homme*, c'est-à-dire chez le poëte Le Brun Pindare qui habitait alors au Louvre un de ces logements si peu dignes du lieu, et qu'on accordait aux peintres, aux gens de lettres. Chacun, sous ces lambris royaux, se casait ensuite à sa guise et y pratiquait des cloisons, des compartiments, souvent hideux: on empruntait au Garde-Meuble des tapisseries, des tentures, de somptueux débris à demi usés et en lambeaux, qui accusaient le faste et l'indigence. Le portrait du Pindare décharné, récitant ses vers sur un grabat jadis magnifique, marqué au chiffre galant de Diane, et sous un dôme de damas qui semblait du temps de Henri II, est très-bien rendu et pris dans son cadre: j'y renvoie les amateurs[1]; il y a du bon Boileau dans ces vers-là.

Mais l'honneur de Daru en ces années est d'avoir traduit tout Horace (les *Satires* qui terminaient la traduction parurent en 1801), et d'avoir remis ce poëte charmant et sensé en pleine circulation, de l'avoir rendu plus accessible à cette quantité d'hommes instruits ou désirant l'être, qui, après la Révolution, revenaient au goût des choses littéraires

[1] Voici la fin du morceau:

> Quel contraste de voir sur ce lit fortuné,
> Au lieu du blond Phœbus, digne amant de Daphné,
> Un étique Apollon, à l'œil terne, au teint pâle,
> Étalant deux grands bras sur un linge assez sale,
> Et coiffé d'un velours aux mites échappé,
> Que ceint en auréole un vieux galon fripé!

S'il est vrai que Le Brun ait dit dans une de ces épigrammes qui lui échappaient si aisément:

> Je ne lis point D..., j'aime trop mon Horace,

Daru, dans ce portrait, le lui a bien rendu.

et de la poésie comme dans une sorte de Renaissance. Il faut se reporter au temps pour être complétement juste envers l'estimable traducteur. Sans doute, si l'on prend chaque pièce en particulier, si l'on oppose l'original à la traduction, on trouvera aisément à triompher et à se donner l'air d'un connaisseur très-expert et très-supérieur en poésie. Daru, dans les Odes, ne rend pas assez le mouvement lyrique ; il n'entre pas dans le svelte et le découpé des rhythmes. Nulle part, et dans les Satires ou les Épîtres pas plus que dans les Odes, il ne serre d'assez près les images, et ne fait saillir en un vers tout à fait exact ce détail particulier qui seul égaye à la fois et réalise la poésie. Lorsque Horace nous montre le sage qui sait vivre de peu et qui est content si la salière de ses pères brille sur sa petite table (*cui paternum splendet in mensa tenui salinum*), Daru ne nous nomme pas cette salière, il ne la fait pas *luire* de sa propreté nette et brillante, il se contente de parler en général de *table frugale* et de *simple mets*. De même dans cette Épître (*Hoc erat in votis...*) qu'il rend d'ailleurs avec sentiment, dans le morceau célèbre sur le bonheur des champs, il ose bien nommer la fève que le poëte devenu campagnard sert sur sa table, mais il recule devant ces *petits légumes* assaisonnés de *fin lard*, et dont Horace nous laisse arriver le fumet :

> Uncta satis pingui ponentur oluscula lardo ;

et il dit en échange :

> Quand verrai-je ma table offrir *du lait, des fleurs!*

En un mot, dans bien des cas il rend les armes, au nom de notre langue, avant d'avoir fait les derniers efforts d'adresse et de souplesse de nerf dans la lutte. Mais, à défaut de ce qu'on a appelé le bonheur curieux d'expression, la *curiosa felicitas* d'Horace, qu'on sent trop échapper ici,

on a chez lui la suite, des parties de force, de fermeté, et, dans les Épîtres et Satires, le courant facile et plein du bon sens. Lorsqu'à cette époque d'union, de confraternité sincère, dans ces intervalles de Marengo et du camp de Boulogne, Andrieux qui savait bien le latin, Picard qui ne le savait guère, mais qui aimait à en placer quelques mots[1], Campenon, Roger, Alexandre Duval, tous ces académiciens présents ou futurs se réunissaient avec Daru le dimanche à déjeuner, lorsqu'on récitait quelque ode d'Horace, redevenue comme d'à-propos et de circonstance, l'ode *Ad Sodales* ou quelque autre (le sentiment de tous s'y joignant), il ne manquait rien, presque rien, à la traduction de Daru pour faire passer l'esprit de l'original dans tous les cœurs. Et il s'y mêlait une sorte d'accompagnement patriotique, lorsque, célébrant le triomphe de la patrie Romaine contre cette Cléopâtre qui, du haut de ses vaisseaux, avait osé menacer le Capitole, et qui fuyait à son tour, qui fuyait comme une femme, mais qui savait mourir comme une reine, le poëte s'écriait :

> Et sans daigner chercher quelque honteux asile,
> Elle a voulu périr, d'un visage tranquille,
> Sur son trône ébranlé.

À cette heure, d'autres destinées appelaient déjà Daru et l'arrachaient pour un long temps à cette habitude littéraire et académique qui lui plaisait avant tout et qu'il était si fait

[1] On dit presque toujours dans les Biographies que les gens de lettres ont fait de bonnes études; on l'a dit également de Picard. Ce que je sais, c'est qu'à un jeune écolier qui, en 1818, se trouvant le premier de sa classe, dînait ce jour-là à la table de son chef d'institution, Picard, ami de ce dernier, et qui était du dîner, disait gaiement: "Je vous fais mon compliment, jeune homme! vous êtes *empereur* (On appelait ainsi les premiers de la classe dans l'ancienne Université); pour moi, je n'ai jamais été que le trente-sixième." Mais peut-être qu'il se vantait en parlant de la sorte.

pour goûter. Il croyait n'obéir qu'à l'impérieux devoir, il allait rencontrer une part plus belle et une palme plus haute. Heureux qui vit à portée d'un grand homme et qui a l'honneur d'être distingué par lui ! Son existence se transforme, sa valeur se multiplie et se décuple dans une proportion jusque-là imprévue. Autrement, et livré à lui-même, il suivait sa vocation tout unie, plus douce, je le crois, droite, honorable, moyenne, avec considération sans doute, mais sans rien de grand ni d'immortel. Il en est tiré d'abord, et peut-être il s'en plaint tout bas ; il est saisi d'une main sévère et appliqué avec toutes ses forces à des labeurs qui semblent longtemps ingrats et durs. Voyez-le : il est surchargé, il est accablé. Mais le grand homme, dont le propre est de connaître les hommes mieux souvent qu'ils ne se connaissent eux-mêmes, a distingué en lui, sous l'enveloppe modeste, une capacité supérieure qu'il ne craint pas de forcer et d'élever tout entière jusqu'à lui. Il en use comme il usera de lui-même, sans ménagement, sans réserve. Honneur inespéré ! un jour, une grande occasion s'est offerte ; la trempe de l'instrument s'est révélée, elle est de première vigueur : elle ne fléchira ni ne se brisera sous aucun effort ni sous aucun poids, jusqu'à la fin, tant qu'il s'agira de l'utilité publique, du service du prince et de la patrie. Et c'est ainsi que cette part de labeur qu'on avait acceptée et qu'on ne s'était point choisie, cette part qui pouvait ne sembler d'abord qu'ennui et corvée inévitable, imposée à l'ami des Muses, devient sa gloire la plus sûre auprès de la postérité ; car, à la suite et dans le cortége de celui qui ne mourra point, il a pris rang, lui aussi, comme témoin des prodiges, et il est entré dans l'histoire.

La vie politique et administrative de M. Daru sous l'Empire n'est pas de ces sujets qui s'effleurent. Dans la difficulté d'y pénétrer sans entamer à fond le grand règne dont

il fut l'un des exacts et puissants instruments, je me bornerai à bien définir la nature et l'étendue des charges dont il eut à s'acquitter, et ensuite nous retrouverons avec une agréable surprise l'homme de lettres au-dessous.

Ce fut d'abord au camp de Boulogne, où il servait sous M. Petiet, son ancien ami, qui était, à cette date, intendant général[1], et dont la santé s'altérait déjà, que M. Daru approcha souvent du Premier Consul, eut l'occasion d'écrire sous sa dictée, et commença à être particulièrement apprécié de lui. Il assista, après le projet de descente manqué, à la soudaine évolution du plan militaire et à l'enfantement de l'immortelle campagne de 1805. Il aimait à raconter comment, un matin, il la vit jaillir, en quelque sorte, tout entière du front lumineux, jusque-là chargé d'un triple nuage. Pendant l'occupation de Vienne qui précéda et suivit Austerlitz, il fut nommé intendant général de la province d'Autriche en même temps que le général Clarke en était nommé gouverneur général; et bientôt après il fut l'un des commissaires

[1] Ou commissaire général; peu importe le titre. Une légère inadvertance commise à ce sujet, ou plutôt au sujet du vrai titre des fonctions de M. Daru au camp de Boulogne, inadvertance tout aussitôt réparée, a été pour moi l'occasion d'un procédé fâcheux et désobligeant que j'ai eu à essuyer de la part du général de brigade baron Petiet. Ceux de mes lecteurs qui ont vu les lettres insérées dans *le Moniteur* des 21 et 22 février 1854 auront eu d'autant plus de peine à bien comprendre le point en contestation qu'ils auront été plus attentifs à la lecture des articles et à l'esprit qui les a dictés. Il me serait aisé aujourd'hui d'exposer dans une note les circonstances antérieures et peut-être les motifs de ce très-petit démêlé dans lequel on m'a payé d'un bon procédé par un mauvais. On y verrait surtout le besoin de se mettre en avant à tort et à travers, de parler de soi et de dire *moi*. L'amour-propre et la sottise revêtent bien des formes, y compris les plus respectables. La susceptibilité filiale n'est pas la moins fréquente de ces formes de la vanité humaine, et c'est la plus spécieuse... Mais qu'est-ce que cela fait au public?

pour l'exécution du traité de Presbourg (janvier 1806). Il devint intendant général de la Grande-Armée en octobre de cette même année. Il était depuis 1805 intendant général de la maison de l'Empereur, ce qui, de la part du souverain, indiquait le désir de le tenir habituellement rapproché de sa personne et de l'admettre à toute heure à son entretien. Pour donner une idée de l'immensité du travail administratif qui pesait sur M. Daru lorsque sa charge fut complète et après que l'Empereur eut pris en lui toute confiance, il suffit de remarquer qu'il cumulait une triple administration : 1° l'intendance générale de la maison de l'Empereur et des domaines privés de la Couronne ; 2° l'intendance générale de ses armées qui prirent à dater de 1805 un développement de plus en plus considérable, croissant comme les projets mêmes et les plans du maître, tellement que partant de l'effectif d'Austerlitz, qui était de cent à cent vingt mille hommes, les armées en vinrent à s'élever en 1812 au chiffre de six cent mille ; 3° à cette double administration M. Daru unissait, quand il y avait lieu (et alors il y avait lieu toujours), l'administration des pays conquis, laquelle s'accroissait aussi d'année en année. Ainsi, en 1806, par un décret daté du quartier général de Berlin (30 octobre), il était nommé, non plus comme l'année précédente, à Vienne, administrateur à côté d'un gouverneur, mais administrateur en chef unique des provinces Prussiennes et autres, ayant sous sa garde et responsabilité les finances et les domaines, les contributions, la police, tout le pays. Il était délégué commissaire pour l'exécution de la Convention de Kœnigsberg, commissaire encore pour l'exécution du Traité de Tilsitt (1807), chargé de pleins pouvoirs pour régler, de concert avec M. Siméon, la Constitution du royaume de Westphalie (1808). Les décrets de l'Empereur par lesquels il lui conférait ces hautes missions sont conçus en des termes qui sont de beaux titres de no-

blesse : "Prenant entière confiance dans le zèle et la fidélité à notre service du sieur Daru, membre de notre Conseil d'État..., lui donnons plein et absolu pouvoir... ; promettant d'approuver tous les actes qu'il aura passés..., de regarder comme valides et irrévocables toutes les opérations qu'il aura terminées, etc." (Décret d'Erfurt du 11 octobre 1808, et aussi celui de Dresde du 22 juillet 1807.) Ainsi des trois administrations dont M. Daru était investi en ces années, une seule, celle de l'intendance de la maison de l'Empereur, était fixe et déterminée dans sa circonscription; les deux autres s'étendaient incessamment et élargissaient vers la fin leur cercle dans une mesure qui dépassait les forces d'un seul homme, si athlétique qu'il fût. En avril 1811, M. Daru fut nommé ministre secrétaire d'État, ce qui fit trêve quelque temps dans son intendance générale des armées ; mais il en reprit de fait les fonctions pendant la dernière partie de la campagne de 1812; et au mois de novembre 1813, devant l'imminence du danger, il quitta la secrétairerie d'État et devint ministre directeur de l'administration de la guerre, position moindre ; mais était-ce descendre, et l'idée en venait-elle seulement à M. Daru quand il s'agissait de pourvoir de plus près aux nécessités de la France envahie ?

Pour apprécier le caractère de l'homme d'administration en M. Daru, j'ai cherché à me bien rendre compte et de la nature et du détail même de certaines de ses fonctions, soit dans leur partie obéissante et passive, de pure exactitude, soit dans leur portion mobile et indéterminée où l'exécution même demandait un degré d'initiative et des combinaisons qui se renouvelaient sans cesse : je voulais ensuite rendre à mes lecteurs, dans une page générale et pourtant précise, l'impression que j'aurais reçue de cette analyse première. Mais cette page que j'avais l'ambition d'écrire, elle est tracée déjà, et par un homme qui était

maître lui-même dans cet ordre de vues, et qui avait l'esprit d'organisation en plus d'une sphère, par Cuvier. Ayant à parler de M. Daru à l'Académie Française, en présence de M. de Lamartine qui succédait à ce dernier, et qui, en le louant noblement, ne l'avait peut-être apprécié qu'à demi, M. Cuvier disait :

"Après le général, c'est sur l'administrateur de l'armée que pèse la responsabilité la plus grave, la plus instantanée. Ces multitudes d'hommes dévoués, qui ont fait d'avance à leur pays le sacrifice de leur sang et de leur vie, ne lui demandent que leurs besoins physiques, mais ils les demandent impérieusement. Suivre par la pensée leurs masses diverses dans tous ces mouvements compliqués que leur imprime le génie du chef; calculer à chaque moment leur nombre sur chaque point; distribuer avec précision le matériel dont on dispose, apprécier celui que peut fournir le pays; tenir compte des distances, de l'état des routes, y proportionner ses moyens de transport, pour qu'à jour nommé chaque corps, la plus petite troupe, reçoive exactement ce qui lui est nécessaire: voilà une faible idée des devoirs de l'administrateur militaire. Qu'il se glisse dans ses calculs la moindre erreur, et les plus heureuses combinaisons de stratégie sont manquées, des foules de braves périssent en pure perte, la patrie même peut devenir victime d'une seule de ses fautes..."

Et il continue cette définition et ce tableau en l'élevant à toute sa hauteur. On se rappelle une page de Fontenelle récemment citée[1], où, faisant l'Éloge de M. d'Argenson, l'habile académicien a si parfaitement défini la multitude et la variété des soins que devait prendre à cette époque un bon lieutenant de Police dans une ville telle que Paris: Cuvier, en esquissant aussi à grands traits en quoi consiste l'administration d'une armée en campagne, la multitude des soins, leur précision impérieuse, les difficultés qui se rencontrent dans les choses et dans les hommes, et en nommant à la fin M. Daru comme personnifiant en lui l'idéal de l'ad-

[1] Dans *le Moniteur* du 12 février, article de M. Clément sur Voyer d'Argenson.

ministrateur, a égalé et peut-être surpassé la page de Fontenelle, dans un cadre, en effet, plus vaste et tout autrement imposant.

Assistant à la conception des plans les plus étendus et les mieux enchaînés, les écrivant le premier de sa main au moment où ils se produisaient au jour, les recueillant dans l'impétuosité du premier jet, devant à l'instant les embrasser avec développement et les saisir, s'associer en tout à la pensée qui les avait conçus et pourvoir sur les moindres points à l'exécution, M. Daru avait toutes les qualités et les forces d'un tel emploi. Je n'essayerai pas d'entrer ici dans des confidences prématurées : M. Daru, dans les dernières années, parlait sans doute volontiers des heures glorieuses qu'il avait passées dans le cabinet et sous la tente de l'Empereur ; on a recueilli de sa bouche quelques anecdotes plus d'une fois répétées : mais l'ensemble de ses souvenirs reste tout entier intact, et il n'appartenait qu'à lui de les écrire. C'est ce qu'il a fait, au moins en partie, m'assure-t-on, mais sans autoriser, je crois, d'ici à un long temps, la publication de ces récits. Nul mieux que lui, en effet, n'a compris, en mettant la main aux grandes choses, la réserve imposée aux témoins contemporains et la dignité de l'histoire. Ce qu'on peut affirmer à l'avance, c'est que de ces récits de M. Daru, s'ils paraissent un jour, l'époque et celui qui en était l'âme, nonobstant les justes restrictions, n'en sortiront pas diminués. Et cela seul ne fait-il pas honneur au souverain qui l'avait choisi, et qui apprécia de bonne heure l'utilité dont il pouvait être, d'avoir pris goût à cette nature parfaitement droite, sincère, qui, dès qu'on la questionnait, disait vrai et répondait juste, et n'eût pu s'empêcher de le faire ?

Dans ce rôle considérable où, avec l'initiative de moins sans doute, il entrait une part des fortes qualités solides,

des Sully et des Louvois, et quelque chose de leur rigidité aussi, de cette fermeté inflexible dans l'exécution, M. Daru était resté au fond l'homme de ses débuts, de ses études premières et de ses goûts littéraires variés. On me fait remarquer qu'à cet égard il est un peu de la famille de Pline l'Ancien, lequel, surchargé pareillement d'affaires, d'offices administratifs et de commandements, trouvait du temps encore pour toutes les branches de littérature et de connaissances. Dans la campagne de Prusse, le jour même ou le lendemain de la première entrée de nos troupes à Berlin (26 octobre 1806), M. Daru s'empresse de recommander à la protection spéciale de l'autorité militaire les établissements des arts et des sciences, l'Académie, la Bibliothèque, le Musée, le Jardin des Plantes; mais cela est tout simple: voici un petit fait singulier et plus remarquable, qui rentre tout à fait dans la curiosité d'un Pline l'Ancien. Trois semaines après l'entrée à Berlin (20 novembre), on apprend à M. Daru qu'il y a dans le palais de Dresde un piano qui conserve son accord dans toutes les saisons: "Je désire, écrit-il à l'administrateur de la Saxe, que, sans donner aucun ombrage, vous puissiez vérifier si ce piano existe, et me faire connaître en quoi consiste le secret de son mécanisme." Accoutumé depuis la journée d'Iéna à une correspondance d'un genre plus sévère, cet administrateur put sourire de se voir chargé d'une telle commission. M. Daru prescrivait aux intendants sous ses ordres d'envoyer au Jardin des Plantes de Paris les catalogues du Jardin de Berlin et des plantes de la Poméranie, avec des échantillons de graines; il en adressait aussi qui lui avaient été demandés pour le parc de la Malmaison, et, dans une lettre à l'Impératrice Joséphine, il terminait cet envoi par des vers gracieux:

L'humble ruisseau de Malmaison
Roulait paisiblement ses ondes fortunées,
Lorsque de belles mains, au sceptre destinées,
Prirent soin d'embellir son modeste vallon, etc.

Ces vers ont du prix comme datés de Berlin ou de Posen.—Un jour, un grand seigneur de Prusse, frappé dans ses biens, et qui, réclamant contre l'inflexible application de la loi de guerre, n'avait trouvé en M. Daru qu'un visage immuable, averti par un ami de ce dernier, se mit tout d'un coup à lui parler d'Horace, d'une traduction dont il était curieux et qu'il n'avait pu se procurer encore: ici l'administrateur général ne put s'empêcher de sourire; il ne s'attendait pas à ce mot sur Horace, qui était la clef du cœur, et il redevint un moment ce qu'il était toujours et si aisément quand l'absolu devoir ne l'enchaînait pas.

Me voilà tout naturellement ramené à l'homme de lettres en M. Daru, et j'ai dessein de m'y arrêter même au milieu de cette époque active de l'Empire où il semblait absorbé par de tout autres soins. Son originalité, c'est précisément de n'avoir point été absorbé par ces soins de nature si accablante, et d'avoir conservé toute une part considérable de lui-même, de son temps, de ses veilles, pour l'amitié, pour les consultations détaillées de ses amis les poëtes d'alors, pour leurs confidences et leurs anxiétés d'auteur auxquelles il restait le plus ouvert et le plus attentif des hommes. On ne s'imaginerait point jusqu'où cela allait si je n'en donnais la preuve. M. Daru a été sous l'Empire le centre de tout un groupe estimable, spirituel, assez fécond, très-goûté à son heure, dont nous avons pu médire dans notre jeunesse et quand les générations en présence se faisaient la guerre, mais auquel il convient de rendre justice quand toutes les rivalités ont cessé.

Être *homme de lettres*,—entendons-nous bien, l'être dans

le vrai sens du mot, avec amour, dignité, avec bonheur de produire, avec respect des maîtres, accueil pour la jeunesse et liaison avec les égaux; arriver aux honneurs de sa profession, c'est-à-dire à l'Institut; avoir un nom, une réputation ainsi fixée et établie, c'était alors une grande chose : il y avait, et parmi les auteurs et dans le public, comme un sentiment de religion littéraire. Depuis, là comme ailleurs, le respect s'est perdu; on a plus loué, et moins estimé ou considéré; on a eu des veines et des accès d'idolâtrie, moins de religion. L'industrie s'en est mêlée, l'homme de lettres, même le plus glorieux, est devenu un vendeur comme un autre. Laissons les comparaisons : il ne s'agit pour le moment que de bien définir, par un caractère général qui l'honore, ce groupe littéraire de Collin d'Harleville, d'Andrieux, de Picard, d'Alexandre Duval (avant la brouille), de Roger (avant l'esprit de parti), de Campenon, Lemontey et autres. M. Daru était pour eux tous, je l'ai dit, un centre et un lien.

Andrieux lui écrivait en novembre 1803, pendant que M. Daru était au camp de Boulogne, et cette lettre peint assez bien le mouvement de la petite société littéraire dans son temps de parfaite union :

"Nos déjeuners ont recommencé le dimanche 14 (brumaire). La scène se passait chez Picard. Nous avons bu à la santé des absents. Il nous a été lu deux pièces en un acte: l'une d'Alexandre Duval, intitulée *les Amours de Shakspeare.* Il y a, en effet, beaucoup d'amour, de jalousie, d'exaltation, de chaleur; Shakspeare est amoureux d'une comédienne... Quoique ce ne soit pas une bonne comedie, ni même une comédie, c'est un ouvrage agréable et qui n'est pas sans intérêt: il y a de l'originalité.

"Picard nous a lu *Monsieur Musard, ou Comme le temps passe!*... C'est une pièce sur un défaut assez commun, mais qui n'est pas le vôtre, celui de ne rien faire, de remettre toujours au lendemain, de perdre son temps en niaiseries. Cela lui a fourni des scènes et des idées fort gaies.

"Je dois lire dimanche prochain *le Mariage clandestin*, que j'ai

recommencé et mis en trois actes... Je n'en suis pas trop content et voudrais que vous fussiez ici pour m'en dire votre avis. Je me remets au *Trésor* avec des idées beaucoup meilleures que celles dont j'avais fait usage dans mon premier plan...

"Vous ne me parlez pas de votre santé; j'aime à conclure qu'elle est meilleure, et que les courses, le travail, la fatigue même, vous auront fait du bien. Avez-vous tué ce ténia? Tuez-le, mordieu! tuez-le; point de quartier à ce misérable!

"Il parait qu'il règne beaucoup d'ardeur dans votre armée, et qu'on se dispose à la descente comme à une victoire assurée. *Possunt quia posse videntur:*

Comptez sur la victoire afin d'être vainqueur.

"Ne manquez pas de m'écrire de Londres. Votre lettre sera bien reçue au déjeuner du dimanche et en fera la lecture la plus intéressante."

Voilà le point de départ et ce qui nous ouvre un jour sur ces fameux *déjeuners dominicaux* dont on a tant parlé et médit. Ce n'était d'abord, comme on le voit, qu'une réunion d'amis à peu près intimes, déjeunant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et se lisant leurs ouvrages entre eux, non pour être loués, mais pour recevoir des critiques et des conseils. La société se gâta bientôt en s'étendant. Alexandre Duval s'en est plaint assez amèrement dans la Notice qu'il a mise en tête de *la Jeunesse de Henri V.* Les premiers membres de l'Académie française, Conrart, Chapelain, se rappelaient toujours avec un sentiment de regret le temps des réunions encore peu nombreuses, et non publiquement reconnues, où l'on s'assemblait par goût et avant tout règlement. On appelait cela l'*âge d'or* de l'Académie; il y eut de même l'*âge d'or* des déjeuners dominicaux, et qui passa vite. Cet âge pourtant semble se prolonger, à n'en voir que le reflet dans la correspondance littéraire de M. Daru.

L'année 1806 fut le moment de l'élévation rapide de M. Daru, et où il passa de la simple condition d'un administrateur cultivant les lettres à celle d'un personnage considé-

rable dans l'État. Il était candidat pour l'Académie quand ce prompt avancement eut lieu dans sa fortune, et cela ne l'empêcha point d'y être nommé. Ses amis, lui dit spirituellement Arnault qui le recevait, eurent, malgré tout, le courage d'être justes. M. Daru succédait à Collin d'Harleville, à ce talent bienveillant et aimable qu'on citera toujours pour avoir fait *l'Optimiste*, *les Châteaux en Espagne* et *le Vieux Célibataire;* auteur comique d'un genre tout particulier, qui avait ses comédies dans le cœur encore plus que dans la tête. M. Daru fit à son sujet un excellent discours, plein de sens et de nuances: il y appréciait "les plans sages, la gaieté douce, le dialogue naturel, la versification pleine de grâce" de celui qu'on aurait pu indulgemment appeler un demi-Térence, de même qu'on avait dit de Térence que c'était un demi-Ménandre. Il y notait cette espèce de réaction (je me trompe, le mot est trop fort), cet éloignement complet pour le genre de Beaumarchais qui avait été, au début, l'instinct naturel et l'originalité de Collin d'Harleville, le moins fait de tous les hommes pour goûter l'intrigue de Figaro. M. Daru y parlait de lui-même avec modestie, de ses amis hommes de lettres avec un juste sentiment de réciprocité, et des grandeurs du règne présent sans exagération, avec vérité et force. Son Discours eut beaucoup de succès. Il l'avait composé comme il fit plus tard pour plusieurs de ses discours académiques en ces années: sa voiture et le chemin de Saint-Cloud lui avaient tenu lieu de cabinet.

"À merveille, mon cher confrère, lui écrivait le vieux Cailhava, partisan déclaré de Molière et de l'ancienne comédie, et qui ne parlait qu'avec sourire de ce qu'il nommait la nouvelle École, devenue bien vieille pour nous aujourd'hui;—à merveille! vous avez traité on ne peut mieux l'assemblée, votre sujet et le saint qui partageait avec vous les honneurs de la fête.

"D'abord, vous vous êtes débarrassé en maître de la plus pénible des corvées, celle de parler *de soi*.

"Ensuite, digne ami d'Horace, vous avez décomposé l'art dramatique avec une profondeur qui m'a fait frémir pour l'intéressant Collin; mais bientôt le peintre habile, en ne ménageant aux curieux que le jour favorable à son modèle, a glissé adroitement sur la sévérité de l'ancienne École pour ne nous peindre que le brillant de la nouvelle. Par là vous avez mis à l'aise nombre d'amateurs de l'un et de l'autre sexe, et l'Ombre même de Collin. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit: 'Hélas! 'en sortant du collége et nourri de mon Plaute, j'aurais été *plautéien* 'comme un autre; mais les comédiens m'auraient-ils joué?' Naïveté bien précieuse! Cependant je crois, entre nous, qu'il aurait été moins docile avec un peu plus de ce qui prononce les athlètes. Mais vous avez comblé le déficit en couronnant le héros des pompons de la sensibilité, de la délicatesse, des grâces, et tout le monde s'est écrié: *C'est bien lui!*"

Dans les années suivantes, les lettres de ses amis de l'Académie, ou de ceux qui n'étaient encore que de la réunion des dimanches, allaient chercher M. Daru en Allemagne. M. Roger, qui avait de l'esprit, de l'empressement, du tour, et des qualités qui durent plaire dans la jeunesse avant que l'activité et la passion politique les eussent privées de leur premier agrément, M. Roger, qui, à la recommandation de ses puissants amis, venait d'être nommé membre du Corps législatif, était de ceux qui tenaient M. Daru au courant des travaux littéraires de chacun: "Picard, lui écrivait-il en mai 1807, fait une comédie qui me paraît une belle conception (*les Capitulations de conscience*). Andrieux nous a relu ses *Deux Vieillards:* le style en est parfait; l'intrigue laisse à désirer. Quel bon poëte comique on ferait de Picard et d'Andrieux!... Nos déjeuners sont souvent interrompus, mais ils n'ont jamais lieu sans qu'on boive à la santé de *Petrus Horatius* Daru."

M. Campenon fait de même: cet homme de lettres, qui resta jusqu'à la fin parfaitement doux et gracieux, écrivait à M. Daru; il lui envoyait à Vienne, dans la campagne de 1809, son poëme de *la Maison des Champs.* "Mon cher

convive, lui répondait de Munich M. Daru (25 novembre), il a fallu que je quittasse Vienne pour trouver le temps de vous écrire. Il faut toujours que j'attende la paix pour payer mes dettes. Je laisse les lettres de mes amis s'accumuler pendant la guerre qui ne me permet pas un instant de loisir, et c'est lorsque les traités sont signés que je me mets en règle avec eux." Et la lettre de M. Daru se terminait par de jolis vers dans le goût de ceux de son correspondant[1]. Puisque j'ai nommé Campenon, je rappellerai de lui des *Stances à M. Desarps* et une *Promenade d'automne au bois d'Autel*, dans lesquelles il y a quelques accents d'Horace. Le groupe de littérateurs dont je parle était instruit sans être savant; mais tous connaissaient Horace et le citaient sans cesse, c'était leur bréviaire; il était, à lui seul, toute leur antiquité. D'honnêtes gens pouvaient se contenter de cet abrégé-là.

Je trouve encore Alexandre Duval écrivant à M. Daru alors en Allemagne, en Westphalie (août 1808), et lui apprenant que "les bons Parisiens sont menacés de quatre grandes comédies en vers," d'Andrieux (*les Deux Vieillards*), de Picard (*les Capitulations*), de Lemercier (*le Faux Bonhomme*), et de lui-même Duval qui se met à lui citer des vers de son *Aventurière*, et qui regrette de ne le pouvoir consulter plus en détail: "Je me rappelle vos observations sur *le Tyran domestique*, ajoute-t-il; *elles m'ont contrarié sans doute*, mais j'en ai profité." D'un caractère à part dans ce groupe des amis d'alors; ombrageux, jaloux, très-sensible à la critique, mais doué d'une certaine force de conception dramatique et de la faculté d'intéresser, Alexandre Duval, Breton de naissance, se pliait malaisément au ton de la petite

[1] On peut lire la lettre et les vers dans le *Bulletin du Bibliophile* (septembre 1851), avec une note de M. de Stassart, à qui l'on en doit la communication.

société des dimanches; il dépassait un peu par sa chaleur et sa poussée d'imagination l'ordre de critiques de style et d'observations de détail si goûtées d'Andrieux et de ses dociles émules. En reconnaissant des défauts de goût et peut-être de caractère chez Alexandre Duval, il faut pourtant honorer en lui le producteur courageux et fécond qui, au milieu des hasards de sa veine, a trouvé des inspirations heureuses dans des genres différents (*Maison à vendre*, *Édouard en Écosse*, *le Tyran domestique*, *la Fille d'honneur*).

Mais c'est avec Picard, le facile, le bon et spirituel comique, que M. Daru entretint la correspondance la plus suivie, la plus détaillée et, je dirai presque, touchante, à force de confraternité et d'affectueuse confiance (1806-1808). Picard, à cette date, se trouvait à un moment critique et décisif pour son talent; il était dans sa meilleure veine: par *Monsieur Musard*, un petit chef-d'œuvre, par *les Marionnettes*, par *les Ricochets*, il atteignait à toute la vérité de ce talent gai, vif, léger et naturel. Il voulait plus encore: il avait trente-sept ans; il voulait faire une grande comédie en cinq actes et en vers, se surpasser, livrer sa grande bataille comme tout talent doit essayer, une fois au moins dans sa vie, de la livrer avec toutes ses forces. Aimable Picard! il tentait plus qu'il ne put obtenir: il était écrit qu'il ne réussirait qu'en prose et dans ce qui était "gai, leste, court, amusant." Mais que son effort est respectable! quelle conscience, quelle attention donnée à ses œuvres! quel désir de faire mieux et de s'élever! Grands auteurs, écoutez et instruisez-vous.

"J'ai fini mes *Ricochets*, écrivait-il à M. Daru, alors à Posen ou à Varsovie (24 décembre 1806). Nos amis en sont fort contents: je le suis aussi; mais, hélas! c'est encore de la vile prose. Les besoins de mon théâtre (*Picard était alors directeur du théâtre Louvois*) ne me permettent pas encore de faire mes essais en vers. Ah! que j'aspire de bon cœur au moment où je serai débarrassé de toutes ces entraves!

Depuis *les Marionnettes*, je suis possédé d'un amour de travail qui m'enchante : je crois, soit dit sans vanité ou avec vanité, que je peux faire de bonnes comédies. Je roule dans ma tête un sujet qui, suivant l'usage, me paraît le plus beau qui se soit présenté à moi. Tandis que vous faites capituler les villes, moi je médite une comédie que j'appelle jusqu'ici *les Capitulations de conscience :* ce titre est un peu long ; mais, comme il exprime bien ce que je veux peindre, je vous le livre. Je crois que vous verrez d'un coup d'œil combien ce sujet est vrai, riche et varié. Vous me le disiez quelques jours avant votre départ, pour faire une bonne comédie, il faut une idée unique et féconde. Je crois que j'ai bien cela ici...J'espère ne pas mériter dans cet ouvrage le reproche de n'être qu'un peintre de portraits de la rue Saint-Denis."

Et, à partir de ce moment, ce sont des lettres de quatre et huit pages d'une écriture serrée, dans lesquelles Picard expose à M. Daru ses idées, ses plans successifs de la même pièce, les modifications qu'il y fait d'après ses conseils. M. Daru était de ceux qui conseillaient à Picard les vers, estimant que cette forme était la seule qui consacrât tout à fait une renommée au théâtre et qui pût lui imprimer un cachet littéraire durable : mais il ne suffisait pas de mettre en rimes après coup ce qu'on avait d'abord écrit et conçu en prose. M. Daru de loin, comme Andrieux de près, redisait à Picard les conseils de l'*Art poëtique* d'Horace, conseils éternels et de bon sens, mais qui étaient peut-être d'une vérité trop générale et qui ne s'appropriaient pas assez au cas particulier. Peu importe ; la docilité de Picard est charmante :

"C'est d'un bien bon augure pour moi, écrivait-il à M. Daru le 1er février 1807, que, sur mon simple aperçu, vous ayez aussi bien senti, approuvé et deviné mon sujet ; il semble à votre lettre que nous ayons longtemps causé ensemble. Vous me fortifiez dans l'idée que j'ai là de quoi fonder ma réputation. N'ayez pas peur, je n'irai pas trop vite : j'ai conçu l'idée le 15 octobre, le lendemain de la bataille d'Iéna, et je suis encore bien loin de commencer à écrire. Vous voyez que la conquête des royaumes va plus vite que la composition des comédies."

Dans la préface qu'il a mise à sa comédie des *Capitulations* dans le recueil de ses Œuvres, Picard raconte comment il a recommencé sa pièce jusqu'à trois fois, à de nouveaux frais et sur un nouveau plan; il aurait pu dire qu'il l'avait recommencée cinq et six fois, j'en ai les preuves sous les yeux; et chaque fois, en lisant la pièce à ses amis, il a le regret de sentir que l'ouvrage (il se l'avoue) reste *pâle, toujours grave et sérieux, et incomplet.* Il en a la fièvre; il a des intermittences d'ardeur et de découragement: "Mais j'en sortirai et je m'y obstine, écrit-il à M. Daru (17 août 1807); je ferai une bonne comédie. Par exemple, vous pourrez bien vous en dire le père nourricier. Vos deux lettres m'ont encouragé, m'ont éclairé, m'ont affermi. Donc, vous aurez nourri l'enfant." Ces longues lettres que M. Daru écrivait à Picard sur sa comédie et dans lesquelles il lui faisait les vraies objections dont l'auteur, malgré son effort, n'a pu triompher, ont à mes yeux une valeur morale et plus que littéraire, si l'on songe qu'elles sont du même homme qui, vers le même temps, disait dans une lettre de Berlin adressée à madame Daru: "Je t'écris d'une main fatiguée de vingt-sept heures de travail."

On le comprend, c'est moins le détail des conseils et ce qu'ils pouvaient avoir de plus ou moins motivé, que le sentiment même qui les inspire, cet amour et ce culte des lettres, tendre, délicat, fidèle, élevé, que je me plais à observer et à poursuivre en M. Daru pendant ces années d'administration et de guerre; en en réunissant ainsi autour de lui tous les noms de ses amis, les littérateurs distingués de son époque, je voudrais, pour adoucir cette sévérité qu'on suppose à son front, lui en composer une couronne.

Et pour terminer ce petit épisode de Picard que j'ai introduit ici avec plaisir: on le voit donc, l'effort qu'au milieu de sa carrière tenta ce spirituel auteur pour atteindre à la

haute comédie, fut manqué; il livra sa grande bataille en cinq actes et en vers, comme je l'ai appelée, et il la perdit. Devenu directeur de l'Opéra après l'avoir été du théâtre Louvois, il concevait encore le vague espoir de faire quelque œuvre considérable avant la fatigue et le déclin du talent:

"J'ai dans la tête, écrivait-il en septembre 1812 à M. Daru, alors engagé dans la campagne de Russie et à peine arrivé à Moscou, j'ai dans la tête de grands sujets de comédies, et si je pouvais vous devoir un peu de liberté d'esprit et de loisir, je les entreprendrais; mais que voulez-vous? au moment où je vais commencer une scène, une danseuse vient me demander un pantalon, des souliers brodés ou une jupe de crêpe, quoique nos règlements proscrivent le crêpe; un chanteur me fait dire qu'il est enrhumé, et il faut aller le flatter ou le menacer, si je ne veux pas que Paris manque d'opéra. Ah! mon cher et digne ami, qu'il y a loin de là à la comédie! que je regrette mon petit théâtre!..."

De tout cet effort pourtant et de ces regrets où nous voilà initiés, il devra rester dans l'esprit de chacun une idée de Picard, non moins agréable qu'auparavant, mais plus sérieuse et plus haute.

Pendant que M. Daru avait sur les bras l'administration de la Grande-Armée et d'une partie notable de l'Europe, ses amis de France le choisissaient ainsi volontiers pour confident de leurs ennuis et de leurs peines. L'un d'eux, homme de lettres peu connu aujourd'hui et même de son temps, mais d'un certain mérite et d'assez de goût, qui avait fourni à Picard plus d'un trait pour sa *Petite Ville*, M. de Larnac, du Languedoc, vieil ami de M. Daru, lui écrivit un jour une lettre désespérée. M. de Larnac avait quelque emploi qui ne convenait point à ses goûts, et qu'il ne pouvait concilier avec son ambition littéraire; il en souffrait, et il l'exprimait vivement, oubliant trop que celui à qui il s'adressait aurait pu simplement lui répondre par le mot de Guatimozin: "Et moi donc! suis-je sur des roses?" M. Daru lui fit une réponse moins brève, pleine de bonté, de sens et d'élévation,

qui serait applicable encore aux plaintes et aux révoltes de bien des Gilbert et des Chatterton modernes :

"Puisque vous me le permettez, lui écrivait-il de Kœnigsberg (24 juillet 1807), nous allons causer de vos affaires. Vous me dites que vous avez du noir dans l'âme, parce que vous avez langui dans les horreurs d'une vocation forcée. Quelqu'un qui vous lirait sans vous connaître croirait, à cette expression, que vous avez été fait capucin ou trappiste malgré vous : car enfin votre emploi n'est pas celui que vous auriez voulu choisir, mais cette histoire est celle de presque tous les hommes; j'en vois bien peu qui eussent fait par plaisir ce qu'ils sont obligés de faire par devoir. Il n'en est point qui n'aiment l'indépendance, il en est peu qui n'aient embrassé quelques illusions de gloire; et presque tous se trouvent cependant obligés de se contenter de ces illusions, et de s'astreindre à des occupations qui ne sont point selon leurs goûts. C'est l'inconvénient qui dérive de l'insuffisance réelle des fortunes, ou des besoins que nous nous sommes faits, ou de notre ambition. Tout cela prouve une seule chose, que le besoin de faire admirer nos talents n'est pas le seul besoin de notre amour-propre, qu'il nous faut encore, outre les applaudissements, de la considération ou de l'autorité, ou de l'éclat, etc. Ces fantaisies sont plus ou moins déraisonnables, mais elles sont aussi naturelles les unes que les autres, et c'est parce qu'elles nous tiraillent en sens contraire que nous nous débattons dans l'impuissance de les satisfaire toutes à la fois."

Sages paroles, et qui peuvent se lire dans le même moment qu'on a entre les mains les *Épîtres* d'Horace.

Une production académique remarquable de M. Daru en ces années, fut le Rapport qu'il rédigea en 1811 sur le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand. Ce dernier ouvrage, qui avait fait époque au commencement du siècle, n'avait point été compris dans la désignation pour le prix décennaux, et l'Empereur avait paru s'en étonner. Il désira que l'Académie Française (la Classe de l'Institut qui y répondait) fît un examen particulier du livre, énonçât à ce sujet une opinion motivée, et M. Daru fut chargé du Rapport. Ce travail est ce qu'on pouvait attendre d'un esprit droit, ferme, solide, qui ne se paye point de prestiges

brillants, de feux d'artifice, mais qui n'est point fermé non plus aux inspirations élevées et éloquentes, fussent-elles nouvelles et imprévues. On ne saurait donc considérer le Rapport de M. Daru comme une critique hostile à l'œuvre et au talent de M. de Chateaubriand, mais il faut y voir plutôt une pièce d'analyse exacte, de modération et d'impartialité, un compromis judicieux destiné à ménager l'entrée de l'auteur au sein même de l'Institut. Le seul défaut que j'y relèverai, c'est que le sage rapporteur n'y marque pas assez ce qui fut le charme et l'enchantement dans la manière du nouvel écrivain, ce par quoi il a fait avénement à son heure, et qu'il ne nous dit pas assez nettement ce qu'il faut toujours dire et proclamer à la vue des génies, même incomplets et mélangés : "La veille, il y avait un être de moins au monde ; le lendemain, il y a une création de plus."

De tout ce qu'on vient de lire il résulte, ce me semble, que si l'on veut considérer la littérature dite *de l'Empire* dans ses productions les plus saines, les plus honorables, on ne court aucun risque de s'attacher à M. Daru comme guide et comme président du groupe : *His dantem jura Catonem.* Sa modestie n'en prit point le rôle, mais l'amitié et la confiance de tous le lui eussent volontiers déféré. En dehors de lui et de ses amis, et dans une certaine opposition de goût et de doctrines, je trouve un autre groupe, celui de Fontanes, de Joubert, de Chênedollé, le monde même de Chateaubriand. Fontanes, qui en est le coryphée comme critique et comme juge, lié d'ailleurs avec M. Daru pour qui il avait la plus grande estime, différait de lui par plus d'un point essentiel : il était plus réellement poëte, et il se montrait tel dans ses vers trop rares, surtout dans sa conversation pleine de feu et dans toute sa personne : il avait de l'imagination en causant, et de la paresse dans le cabinet. Il était d'un goût

fin, bien autrement impatient et dédaigneux; il tranchait dès qu'un ouvrage lui déplaisait et lui semblait médiocre. Littérairement, Fontanes fut le critique accepté et autorisé de l'Empire: c'était lui que l'Empereur aimait à faire causer et à entendre sur ces questions délicates et dans ces discussions animées où son actif génie se délassait. Mais les amis de M. Daru, ceux que j'ai montrés rassemblés autour de lui, et qui étaient proprement de son cercle, avaient sur Fontanes un avantage: ils étaient productifs et assez féconds, ils payaient de leur personne; leurs œuvres inégales laissaient à désirer, mais elles occupaient et intéressaient le public à leur moment. Quoique ces auteurs, même les plus classiques comme Andrieux, n'eussent point à beaucoup près, autant que Fontanes, le culte et la vive intelligence de la langue du dix-septième siècle, ils ne laissaient pas dans leurs principaux membres (et le nom de Daru nous les résume et nous les garantit) de composer une bonne école, somme toute, une bonne race en littérature. Pour être complet, je me contenterai d'indiquer du doigt un troisième groupe encore, celui qui se rattachait plus particulièrement à la société d'Auteuil et au monde philosophique, les littérateurs plus ou moins républicains de l'époque du Directoire, les Ginguené, les Chénier, les Daunou, les Tracy. M. Daru leur donnait la main par plus d'un côté, mais il s'en distinguait pourtant par des idées moins absolues et plus pratiques, par des goûts littéraires moins tranchés, moins exclusifs et d'un continuité plus modérée: entre eux et les amis de Fontanes, il tenait en quelque sorte la voie du milieu.

Les malheurs qui fondirent sur la France, à partir de 1812, vinrent mettre à l'épreuve les hommes. On en vit, et des plus braves, des héros sur les champs de bataille, trahir leur fatigue et leur commencement de faiblesse en s'irritant, en s'aigrissant; d'autres, en petit nombre, demeurèrent fermes

et stables. M. Daru fut de ceux qui, à la force de corps et à la force de tête, montrèrent qu'ils savaient unir celle de l'âme; mais lui-même, si de son dernier séjour il y met encore sa pensée, il ne voudrait point qu'en passant devant ces grands désastres et ces luttes dernières, on n'y entrât que pour se donner occasion de le louer. C'est assez pour son honneur que, dans tout grand tableau de cette époque, dans toute éloquente Histoire, telle qu'on a pu voir celle de M. de Ségur, il ait sa place et, si je puis dire, son coin marqué au centre, à côté des Duroc, des Caulaincourt, des meilleurs, des plus sensés et des plus sûrs. Dans mon dessein de montrer de tout temps en lui l'homme de travail et d'étude, je noterai, à cette date de 1812, une seule particularité qui me semble caractéristique. La récolte de 1811 avait été détestable. À cette époque, l'approvisionnement de Paris, comme celui des grandes villes, n'était pas abandonné à l'industrie commerciale, mais il se faisait moyennant des magasins préexistants et toujours entretenus avec le plus grand soin. Les marchés passés avec l'entrepreneur qui était chargé de l'entretien de ces magasins ayant été cassés par décret supérieur, des embarras étaient survenus. Sans qu'il soit besoin de plus de détails, il suffit de savoir que le ministre de la police générale, le duc de Rovigo, transmit de Paris, pendant la campagne de Russie et vers le moment de la bataille de la Moscowa, une Note dressée par l'habile préfet de police de Paris[1], exposant tout un nouveau système relatif aux subsistances des grandes villes, et contenant des aperçus sur ce qu'il conviendrait de faire en France pour arriver à une bonne administration des grains. La question sans doute était importante; mais, proposée de si loin à M. Daru et lui survenant au lendemain de la bataille de la Moscowa et à la veille de l'entrée à

[1] M. Pasquier.

Moscou, quand il partageait avec le général Mathieu Dumas tous les soins de l'intendance générale de l'armée, elle pouvait assurément lui paraître une question de luxe, sujette à un ajournement ou du moins à une discussion très-abrégée. Non pas : j'ai sous les yeux la lettre de réponse de M. Daru au duc de Rovigo, datée de Mojaïsk, 12 septembre, deux jours avant l'entrée à Moscou. La Note du préfet de police de Paris y est l'objet d'une discussion claire, suivie, détaillée, même élégante, le genre admis : "Il y a, disait M. Daru en commençant, une considération importante : c'est qu'on peut éprouver la disette, même avec un approvisionnement suffisant, si on ne maintient pas l'activité de la circulation. Le papier-monnaie ne fait pas sortir le numéraire hors de l'Empire, mais il le fait rester oisif par petites parties dans la poche de chacun, et c'est comme s'il n'y en avait plus. Il en est de même des subsistances : il faut qu'elles circulent pour que les pays abondants secourent les provinces moins favorisées : il faut que le même sac de blé, qui ne peut satisfaire qu'un appétit, tranquillise dix imaginations dans un marché, comme le petit écu qui satisfait dix créanciers dans une foire..." Je n'ai pas à entrer dans le fond : le curieux pour nous aujourd'hui, c'est que, dans un tel instant, M. Daru ait trouvé le temps et se soit donné le plaisir d'écrire cette réponse si régulière, si bien discutée, et qui n'était pas du tout indispensable. Il y a là une preuve de plus de cette tranquillité d'esprit et de cette faculté de travail uniforme, deux traits distinctifs de la forte nature que nous étudions.

Plus tard, dans ses loisirs occupés sous la Restauration, il fera de même : indépendamment de ses grands travaux d'histoire, de ses devoirs comme pair de France, de son assiduité aux commissions et aux sociétés dont il était membre, des rapports et discours académiques qu'on aimait

à lui voir faire et dont il s'acquittait volontiers, il trouvait encore moyen de se donner des tâches surérogatoires: il écrivait en détail des remarques, des cahiers d'observations sur les ouvrages que des amis lui soumettaient; il y a telle tragédie qu'il examinait plume en main, acte par acte, scène par scène, comme il eût fait aux premiers temps de sa jeunesse dans sa petite Académie de Montpellier. Ce qui eût été besogne et corvée pour d'autres, n'en était pas une pour lui: il s'y mettait avec bienveillance, facilité et goût. Il était de ces forts tempéraments d'esprits qui ne sont contents et bien portants, qui ne respirent, pour ainsi dire, à l'aise, que quand ils ont toute leur charge et que leur capacité d'application est remplie. Dans la paix comme dans la guerre, il justifia ce mot de Napoléon sur lui: "*C'est un lion pour le travail.*"

Un sentiment élevé et délicat s'y mêlait, ce charme intérieur attaché à l'étude toute désintéressée des lettres et dont nul n'a joui plus que lui. Le moment allait venir où les fonctions publiques manqueraient à M. Daru et où il devait brusquement passer de la plénitude des emplois à une interruption soudaine. Après les événements d'avril 1814, il se retira à la campagne et vécut dans la retraite pendant la première Restauration. Un grand malheur domestique[1] venait de se joindre, pour l'accabler, aux malheurs de la patrie. Après les Cent-Jours, durant lesquels il avait repris le ministère de l'administration de la guerre, il reçut l'ordre de se retirer à Bourges, et, dans les premiers moments de la réaction, le séquestre fut mis sur ses biens. C'est alors qu'il écrivait à l'un de ses amis: "On ne nous prendra peut-être pas tout, on nous laissera peut-être bien quelque chose. D'ailleurs, nous n'avons pas toujours été riches, nous finirons comme nous avons commencé, en vivant de

[1] La perte de madame Daru.

notre travail..." Quelques années après, ayant à parler, lors de la réception de M. Mathieu de Montmorency à l'Académie, de l'homme estimable auquel celui-ci succédait, de M. Bigot de Préameneu, M. Daru n'avait qu'à se reporter à ses propres souvenirs, lorsqu'il disait: "Sage dans l'exercice du pouvoir, M. de Préameneu l'avait quitté sans regret..., et il n'avait vu que l'avantage de recouvrer un utile loisir dans ce retour à la vie privée, que les esprits moins calmes appellent trop souvent une disgrâce. Douce puissance de l'étude qui ne permet de connaître ni le poids du temps, ni le vide de l'âme, ni les regrets d'une ambition vulgaire, et qui montre à l'homme une source plus pure, où il ne tient qu'à lui de puiser tout ce qui lui appartient de bonheur et de dignité!"

L'espèce d'étude pourtant à laquelle il demanda tout d'abord une consolation virile, et où il s'enfonça jour et nuit "pour ne point *se dévorer le foie* à voir tout ce qu'il voyait," ne fut point celle sans doute qu'il aurait choisie avant d'avoir passé par ces grands enseignements de la politique et par l'école pratique de l'homme d'État. En prenant pour sujet l'Histoire de Venise, il se donnait une ample et neuve matière dans laquelle trouveraient place naturellement toutes les observations de sa vie publique et les fruits de son expérience sur les gouvernements et sur les hommes. C'est l'ouvrage où il se peint le mieux dans la force de sa maturité, avec ce bon goût qui naissait d'un bon jugement, avec sa sûreté d'appréciation et cet esprit net et ferme qui était le sien. Aussi rapidement que solidement exécutée, l'Histoire entière parut pour la première fois en 1819; l'auteur depuis ce temps n'a cessé de la revoir et de l'améliorer. Des savants Italiens, notamment le comte Tiepolo, ont adressé à l'auteur et publié des Observations critiques dont plusieurs paraissent fondées sur une connaissance plus exacte des

mœurs et sur l'autorité de documents particuliers, mais dont un grand nombre sont évidemment dictées par un esprit de nationalité plus louable que juste. Ces Observations critiques, au reste, sont intégralement reproduites au tome IXe de la quatrième et dernière édition, avec les réponses de M. Daru à chaque article. On peut sur plus d'un point différer d'avis avec l'historien sans que l'ensemble de son œuvre en soit atteint ni ébranlé : " Et que lui importe après tout, dit à cette occasion l'auteur en parlant de lui-même, que le gouvernement de Venise ait été plus ou moins digne d'éloges ou de blâme ? Qu'y a-t-il de commun entre lui et ce gouvernement ? Comment pourrait-on soupçonner qu'en sa qualité de Français il pût être jaloux du gouvernement, de la prospérité, du bonheur ou de la gloire des Vénitiens ? Il avait remarqué dans l'histoire du monde un peuple célèbre, dont les institutions avaient quelque chose de singulier ; il a pensé que l'étude de l'histoire et des institutions de ce peuple pouvait faire naître quelques réflexions utiles ; mais, en rendant justice au savoir, au talent de plusieurs des historiens nationaux, il n'a point trouvé chez eux cette indépendance qui est la première qualité de l'historien." L'ouvrage comblait donc une lacune. Lue de suite, cette Histoire est d'un grave et sérieux intérêt :

" Il me semble, écrivait à l'auteur un critique un peu sec, mais judicieux et nullement méprisable (M. Auger), il me semble que cette *Histoire de Venise* vous offrait tous les avantages que peut souhaiter un écrivain. Elle est ancienne et nouvelle à la fois ; remontant aux premiers siècles du moyen âge, elle arrive jusqu'à nos jours ; nous en avons vu la fin. De plus, elle était peu connue, du moins en ce qui regarde l'administration intérieure, et c'est un grand bonheur de votre sujet que ces mystères de la police Vénitienne que vous avez eus à pénétrer pour les mettre ensuite au grand jour. Enfin, ce qui est inappréciable selon moi, c'est que votre sujet est complet et *fini* comme s'il s'agissait de l'Empire des Assyriens ; qu'il n'y a rien à

ajouter à votre ouvrage, et que vous avez pu le terminer par la mort de la république comme on termine une tragédie par l'assassinat ou par l'empoisonnement du héros."

Cette république noble et marchande, dont l'origine se perd dans les plus anciens débris de l'Empire Romain; qui eut la première en Italie, en face et à côté de la nouvelle politique Romaine, une politique à elle, profonde, suivie, consommée, indépendante; qui eut ses épisodes de grandeur héroïque et de chevalerie maritime, bien qu'un intérêt de commerce fût toujours au fond; qui, dans le cours de sa longue et séculaire décadence, sut trouver tant de degrés encore brillants et des temps d'arrêt si glorieux; qui ne s'abaissa véritablement que depuis la fin du dix-septième siècle; ce gouvernement jaloux, mystérieux, si longtemps sage, de qui la continuelle terreur était tempérée par un carnaval non moins continuel, comme en France la monarchie absolue l'était par des chansons; cette cité originale en tout, et qui le fut hier encore jusque dans l'insurrection dernière par laquelle, déjà si morte, elle essayait d'un réveil impossible; cet ensemble d'institutions, d'intérêts, d'exploits et de prouesses, de conjurations, d'espionnages et de crimes; tant de majesté, de splendeur et d'austère vigilance, se terminant en douceurs molles et en plaisirs, tout cela se suit et se comprend d'autant mieux dans le récit de M. Daru, que l'historien est plus simple, plus uni, et qu'il ne vise jamais à l'effet. Ce n'est point en trempant sa plume dans la couleur Vénitienne, c'est avec la seule correction du dessin Français et l'espèce de réflexion raisonnable qui s'y mêle, qu'il a exposé cette suite de tableaux. Mais n'est-ce donc rien que ce bon sens continu de l'expression, cette absence de tout ton faux, et une élégance ferme et précise qui est aussi une des formes excellentes de l'art d'écrire? "Vasco de Gama, dit en un endroit M. Daru, ouvrit une nouvelle route vers

les Indes orientales; Christophe Colomb découvrit un nouveau continent: Gênes avait été écrasée par Venise, il était réservé à un de ses enfants de la venger. Dès lors la Méditerranée ne fut plus qu'un lac. Les navigateurs qui ne se lancèrent point sur l'Océan ne furent plus que des marins timides..."

Les réflexions morales et politiques, les bonnes maximes d'expérience qui naissent du spectacle des événements, et que d'autres historiens affectent, ne sont point jetées par M. Daru avec emphase; elles sont dites en passant et fondues dans le récit. Le dernier acte par où périt la république de Venise, la chute du gouvernement et l'abolition de l'État en 1797, offre un puissant intérêt. On a, dans les Mémoires de Napoléon, un récit de ce même accident, de cette catastrophe définitive; elle est retracée avec une rapidité et avec une certitude péremptoire que lui seul, l'acteur principal et le conquérant, pouvait se permettre. M. Daru est entré dans plus de détails, et qui sont également authentiques et confirmés; car, lorsque la première édition de l'*Histoire de Venise* eut paru, lord Holland offrit à l'auteur d'en faire parvenir un exemplaire au Captif de Sainte-Hélène, et les observations qui furent faites revinrent par le même canal à M. Daru, qui en tint compte dans sa seconde édition. Ces chapitres, qui retracent la destruction du gouvernement Vénitien, ont ainsi reçu du témoin le plus essentiel le visa suprême.

Les opinions politiques de M. Daru s'y font jour dans une mesure qui l'honore. En ce dernier acte qui trancha la destinée de la république, Villetard, secrétaire de la légation Française, joua un rôle[1]; dans l'absence de son supérieur, le ministre de France Lallement, homme modéré, et tandis que

[1] On se rappelle, sur ce même sujet, les fragments de Mémoires du duc de Bellune, publiés dans le *Moniteur* (13, 14 et 21 mai 1853).

les commissaires du grand conseil s'étaient rendus pour traiter auprès du général en chef avec un dernier espoir, cet agent secondaire prit sur lui de révolutionner Venise, et, en excitant les hommes exaltés, il renversa le fantôme de gouvernement aristocratique qui restait encore debout: "Dans ce temps d'effervescence, dit à ce sujet M. Daru, tout se mêlait de politique en Italie. Malgré l'immense supériorité du général en chef, tout ce qui se croyait quelque influence ou seulement quelque capacité, se jetait, même sans son aveu, dans les plus importantes affaires. On abusait de son nom, on feignait un crédit qu'on n'avait pas. Il y avait des gouvernements à détruire, des peuples à soulever, des républiques à organiser; tous ces agitateurs, qui se croyaient des hommes d'État, allaient offrant partout ce qu'ils appelaient leur expérience. Les uns semaient le désordre par cupidité, d'autres par un enthousiasme irréfléchi; la plupart auraient bouleversé le monde par légèreté." Et il cite à quelques pages de là la lettre du général Bonaparte à Villetard, dans laquelle il est dit des bavards et des fous, à qui il n'en coûte rien de rêver la république universelle: "Je voudrais que ces messieurs vinssent faire une campagne d'hiver."

Traversant avec Bonpland les forêts de l'Amérique centrale et rencontrant dans une mission écartée un curé théologien qui se mit à les entretenir avec enthousiasme du libre arbitre, de la prédestination, et de ces questions abstruses chères à certains philosophes, Alexandre de Humboldt, en sa Relation, ajoute: "Lorsqu'on a traversé les forêts dans la saison des pluies, on se sent peu de goût pour ce genre de spéculations." Faire une *campagne d'hiver*, ou traverser les forêts vierges dans la *saison des pluies*, double recette pour se guérir ou de la fausse politique ou de la vaine métaphysique; c'est la même pensée de bon sens rendue sous une image

différente, et je me suis plu souvent à rapprocher les deux mots.

M. Daru, dans la retraite où il composait son *Histoire de Venise*, rendu tout entier à sa nature d'écrivain et se rouvrant, comme la plupart des esprits d'alors, à une impulsion d'idées qui sera bientôt universelle, n'oublie donc pas les résultats de l'expérience, laquelle a condamné souvent certains désirs que l'homme estimait plus conformes à sa dignité (Tome VI, page 47). C'est cette mesure de sentiments qui règne dans ces derniers chapitres et qui constitue en quelque sorte l'esprit de son Histoire. Il n'y a trace nulle part de déclamation, qui était la chose la plus antipathique à sa nature; on n'y trouve aucune de ces concessions marquées faites à l'esprit du jour; toutes ses remarques sont telles qu'elles lui viennent de son propre fonds. Sur la liberté de la presse, une ou deux fois peut-être, il introduit des réflexions qui semblent plutôt se rapporter à la France de 1819 qu'au gouvernement Vénitien en aucun temps (Tome IV, page 234). Mais dans les termes où il s'exprime, il n'y a jamais rien qui ne soit d'une observation sensée et incontestable. — Un des épisodes les plus célèbres de l'*Histoire de Venise* est la fameuse et à la fois obscure Conjuration de 1618, racontée par Saint-Réal avec tant d'art et de *vérité* que quelques-uns l'ont crue même en partie imaginée par lui. M. Daru est de ceux qui ne croient point à la réalité de cette Conjuration: selon lui, le gouvernement de Venise n'était nullement hostile au duc d'Ossone, vice-roi de Naples, dans les projets ambitieux que celui-ci nourrissait pour son élévation personnelle et contre la monarchie Espagnole. Il n'y avait, entre le vice-roi et le gouvernement Vénitien, qu'une brouillerie simulée, une guerre simulée une conjuration faite à la main et filée à plaisir, le tout afin de masquer le jeu et de mieux se donner la main au moment décisif. Ce n'est

qu'après avoir vu les projets du vice-roi éventés et sans aucune chance de succès, que le gouvernement Vénitien se serait décidé à sévir contre tous les agents plus ou moins compromis soit en connaissance de cause, soit à leur insu, dans cette vaste et ténébreuse intrigue. Grosley, au siècle dernier, avait déjà soutenu une thèse assez analogue, mais avec des armes moins précises et dans une dissertation moins motivée. L'explication de M. Daru a été fort contestée et par le comte Tiepolo, et par l'historien Allemand Ranke, et par M. de Jonge, archiviste de Hollande. Je n'ai point assez examiné toutes les faces de ce problème historique pour me permettre d'avoir un avis et pour dire si la question est aujourd'hui bien positivement résolue : seulement on ne saurait traiter le récit ou plutôt l'interprétation de M. Daru de *fiction romanesque*, comme l'ont fait ses adversaires. Une fiction romanesque, c'est la qualification que peut mériter le récit de Saint-Réal avec son cortége d'assemblées nocturnes, de discours éloquents et de caractères inventés ; il n'a rien vu là dedans, en effet, que l'occasion de faire un beau pendant à la *Conjuration de Catilina* par Salluste. Quant à l'explication de M. Daru, et qu'il donne seulement à titre de conjecture, elle pourra être réfutée et démontrée fausse, elle n'en est pas moins dans les termes les plus stricts de la discussion historique et n'a rien du roman.

L'*Histoire de Bretagne*, qui succéda à celle de Venise, et que M. Daru publia en 1826 (3 volumes), eut moins de succès ; elle ne manque pourtant ni de mérite d'abord, ni d'intérêt. Le but de l'auteur était de préparer ainsi et de commencer l'Histoire générale de France par une Histoire particulière de chacune des provinces prise jusqu'à l'époque de sa réunion. Le séjour qu'il avait fait autrefois en Bretagne dans les premières années de la Révolution, et le caractère isolé et tout à fait distinct de cette province, le déterminèrent

à la choisir pour le sujet premier de son étude. Il n'a donc point prétendu se cantonner dans la Bretagne, la traiter au point de vue local et dans ses oppositions avec la France, mais tout au contraire faire une Histoire de la Bretagne considérée dans ses rapports avec la France, la Normandie et par conséquent l'Angleterre. C'est moins en chroniqueur et en peintre de mœurs locales qu'il envisage son sujet qu'en publiciste : l'intérêt lent, mais réel et qui tend au dénoûment, est dans la réunion finale. Au moment où parut cette Histoire, la nouvelle école Française qui s'inspirait de Walter Scott ou de Froissart, et qui avait déjà produit des œuvres en partie originales et en partie spécieuses, était régnante. On aurait voulu dans l'*Histoire de Bretagne* plus de couleur et d'imagination populaire, plus de souffle poétique et de vie, —cette vie dont on a depuis tant abusé. Quoi qu'il en soit, l'auteur n'avait pas cueilli dans la forêt Celtique le rameau d'or de la légende. Avec les hommes de sa génération et de son école historique, M. Daru eut quelques discussions courtoises à soutenir. Il n'était pas tout à fait d'accord avec Rœderer sur Anne de Bretagne et en particulier sur Louis XII, qu'il jugeait moins favorablement. M. Daunou, qui pensait du bien de l'ouvrage de M. Daru, aurait désiré qu'une plus grande part y fût faite à l'histoire des sciences et des lettres dans la personne des Bretons célèbres; mais le même critique se montrait, en revanche, peu disposé à admettre la réalité du noble Combat des Trente, que l'historien maintenait de tout son pouvoir comme étant vrai en vertu de la tradition seule, comme devant l'être et le paraître par la beauté même de l'action. M. Daru se retrouvait ici poëte par un coin : "Ce serait un triste emploi de l'érudition, disait-il, de ne la faire servir qu'à répandre des doutes sur l'histoire et à détruire ces traditions nationales qui entretiennent chez les peuples l'amour de la gloire et de la

patrie... Et que peut-il y avoir d'utile, par exemple, dans les efforts de je ne sais quel érudit qui a entrepris de prouver aux Suisses que Guillaume Tell n'a jamais existé?" —Telle qu'elle est, cette *Histoire de Bretagne*, aux heures sérieuses, se lit avec instruction et non sans plaisir.

Cependant l'espèce de disgrâce et de persécution qui avait atteint M. Daru en 1815 et 1816 avait dès longtemps cessé. Il n'en était plus à ce moment où, son ami le noble général Drouot quittant l'armée de la Loire et prenant congé de lui pour venir se constituer prisonnier à Paris, il lui offrait de l'accompagner et de le défendre devant le Conseil de guerre: ce que Drouot refusait délicatement, mais dont il garda toujours le souvenir. Louis XVIII était fait pour apprécier le caractère et la modération de M. Daru, et il y avait entre eux deux un secret médiateur qui n'était autre qu'Horace. On raconte qu'un jour, à une réception des Tuileries, le roi s'adressa à lui en lui citant quelques vers Latins du poëte; et M. Daru, dans le premier moment, répondant peu et ne paraissant pas entendre: "Comte Daru, lui dit Louis XVIII, puisque vous n'entendez plus Horace, je vais vous le traduire en beaux vers Français." Et avec toute sa coquetterie royale, il se mit à réciter à l'auteur le passage de sa traduction même. Nommé à la Chambre des Pairs en 1819, M. Daru prit depuis lors une part active aux travaux de ses collègues et suivit la ligne de l'Opposition modérée qui, dans plus d'un cas, et sans déroger aux idées de gouvernement, eut à défendre les principes constitutifs de la société moderne, les bases mêmes du Code civil qu'on osait remettre en cause. Dans les questions de presse, qui étaient une des grandes préoccupations d'alors, il avait repris en la bonne direction de l'esprit public livré à ses propres lumières cette confiance qu'il n'avait sans doute pas eue toujours, que ceux qui ont vécu dix et vingt ans de plus n'ont

pas conservée, tant il est difficile aux plus judicieux de s'isoler des circonstances générales et des courants d'opinion à travers lesquels on juge. M. Daru, dans un écrit ou document sous forme de tableaux, intitulé *Notions statistiques sur la Librairie, pour servir à la discussion des Lois sur la presse* (1827), croyait pouvoir établir, par le chiffre comparé des publications et par la nature des livres produits de 1811 à 1825, qu'il n'y avait nul péril imminent ou même lointain ni pour l'État ni pour la moralité et la raison publique. Laissez faire le temps: ce sera aussi sur des faits que s'appuieront bientôt ceux dont l'opinion s'est modifiée en sens inverse. Il faut toutefois, pour être juste, ne pas oublier une distinction essentielle: les observations et la statistique de M. Daru portaient uniquement sur les *livres*, non sur les journaux et les feuilles quotidiennes, bien moins développées à cette date, et dans lesquelles depuis on s'est accoutumé inexactement à comprendre toute l'idée de presse. Lui, il était surtout favorable aux productions sérieuses, et il croyait voir que le goût du public et des lectures s'y portait de plus en plus[1].

[1] Le morceau suivant de M. Daru, qui fait partie de ses écrits inédits, montre d'ailleurs qu'en politique il était des moins sujets aux illusions, qu'il plaçait la difficulté là où elle est en réalité, et qu'après tout il eût été médiocrement étonné de ce qui s'est vu depuis:

"Les peuples veulent être puissants, libres, tranquilles: ils demandent au philosophe de leur tracer un écrit qui leur garantisse tous ces droits. Ils se trompent: de si grands biens ne s'acquièrent ni ne se conservent à si bon marché. La philosophie n'a point de spécifique qui supplée la constance, le courage, la modération. Quelques-uns de ceux qui la professent prouvent par leur exemple que, pour être indépendant, l'homme n'a qu'à vouloir: mais pour une nation, il n'y a de garantie efficace qu'une bonne éducation politique, les mœurs et la sagesse. C'est une illusion que de chercher une Constitution qui vous en dispense. Si vous voulez être libres, soyez forts; pour être forts, soyez unis; pour demeurer unis, ayez de l'esprit public, c'est-à-dire préférez l'intérêt général à votre intérêt privé,

Dans cette ligne politique qu'il suivait avec réserve et dignité, on me dit qu'il eût pu, en de certains moments et à de certaines conditions, rentrer au ministère de la guerre: peut-être lui-même, dans quelque combinaison qui lui eût paru utile et favorable, y eût-il consenti. De loin, et à voir les choses et les personnages en perspective, il est mieux, je le crois, que cela n'ait point été; qu'après avoir paru si entièrement l'homme d'une autre époque, M. Daru ne soit point devenu le serviteur actif d'un nouveau régime, et que dans l'avenir son nom demeure attaché à un seul et incomparable règne par le clou de diamant de l'histoire. — En parlant ainsi, il ne saurait me venir à la pensée de faire injure à la Restauration, dont j'apprécie les mérites et les hommes: je ne songe qu'à l'unité dominante qu'on aime à voir dans l'étude d'une vie, à cette lumière principale qui tombe sur un front, et si en ceci je parais sentir un peu trop l'histoire en artiste, qu'on me le pardonne.

L'Académie Française usa beaucoup de M. Daru pendant

et souvenez-vous qu'il n'y aurait point d'injustice, si tous les citoyens la ressentaient comme celui qui l'éprouve.

"Si vous voulez être libres, cessez d'être corrompus, légers, imprévoyants dans vos desseins, inconstants dans vos affections, adorateurs de l'argent ou des vanités. Sachez, au lieu d'obtenir par des sollicitations un rang dans la société, y prendre votre place de plein droit et honorer ceux qui sont honorables, quoiqu'ils ne possèdent ni titres ni richesses. Mais dans un pays où la première ambition n'est pas celle d'être libre, où l'on veut d'abord être courtisan, fonctionnaire, riche, décoré de vains honneurs, et puis indépendant, les vanités sont un besoin, la liberté n'est qu'une fantaisie, et il est naturel qu'on éprouve l'incompatibilité de tant d'ambitions contradictoires."

On peut rapprocher ce morceau de ce que M. Daru écrivait de Kœnigsberg à M. de Larnac en juillet 1807 (voir précédemment page 46): il ne fait qu'appliquer ici aux nations ce qu'il lui disait si sensément des individus.

les années de la Restauration ; elle aimait à l'avoir pour président les jours de séances délicates et solennelles, soit qu'en recevant M. de Montmorency (1826) on eût à faire la part de l'homme de bien pour couvrir l'absence de l'homme de lettres, soit qu'en fêtant M. Royer-Collard (1827), à l'époque où par lui l'Académie rentrait dans l'ordre des choix vraiment dignes et sévères, on eût à célébrer avec modération un triomphe. L'institution des prix de vertu qui, avant la Révolution, avaient décoré et attendri les dernières séances de l'ancienne Académie, fut rétablie en 1819 et inaugurée par un discours de M. Daru, qui se trouva chargé, quelque temps après, du rapport annuel. Je l'ai dit, il remplissait avec bonheur ces fonctions qui souvent sont des charges pour d'autres : il était rapporteur avec talent comme avec plaisir.

Un poëme de l'ordre didactique le plus élevé, *l'Astronomie*, occupa ses derniers loisirs[1] : il l'entreprit sur le conseil même de l'illustre Laplace, et s'appliqua à confier *au rhythme ami de la mémoire* les principales vérités de la Mécanique céleste, et même l'histoire de la science et des divers systèmes en vogue avant que l'explication Newtonienne eût fixé le centre du monde. Quelques fragments, lus en séance publique, de ce poëme exact, dont l'écueil à la longue est dans la monotonie, mais dont la versification ferme et serrée rappelle souvent les bonnes parties ordinaires de Lucrèce, inspirèrent assez d'estime à l'Académie des sciences pour qu'elle s'associât l'auteur comme membre libre en remplacement du comte Andréossi (27 octobre 1828). Dans l'épilogue qui termine le chant VI[e] et que je veux citer pour exemple du ton, l'auteur se représente comme ayant passé la

[1] Le poëme ne fut publié qu'après sa mort, en 1830, et par les soins de M. de Pongerville, que l'estime et la confiance de M. Daru avaient désigné pour ce bon office littéraire.

nuit à méditer sur ces astres sans nombre et sur tout ce qu'ils soulèvent de mystères, jusqu'au moment où l'aube naissante les fait déjà pâlir et quand, à côté de lui, l'insecte s'éveille au premier rayon du soleil:

Ainsi m'abandonnant à ces graves pensées,
J'oubliais les clartés dans les cieux effacées:
Vénus avait pâli devant l'astre du jour
Dont la terre en silence attendait le retour;
Avide explorateur durant la nuit obscure,
J'assistais au réveil de toute la nature:
L'horizon s'enflammait, le calice des fleurs
Exhalait ses parfums, revêtait ses couleurs;
Deux insectes posés sur la coupe charmante
S'enivraient de plaisir, et leur aile brillante
Par ses doux battements renvoyait tous les feux
De ce soleil nouveau qui se levait pour eux;
Et je disais: "Devant le Créateur des mondes
Rien n'est grand, n'est petit sous ces voûtes profondes,
Et dans cet univers, dans cette immensité
Où s'abîme l'esprit et l'œil épouvanté,
Des astres éternels à l'insecte éphémère
Tout n'est qu'attraction, feu, merveille, mystère."

Ce sont là des vers Français qui me font l'effet de ce qu'étaient les bons vers Latins du chancelier de L'Hôpital et de ces doctes hommes politiques du seizième siècle s'occupant, se délassant avec gravité encore, dans leur maison des champs, comme faisait M. Daru dans sa campagne de Bêcheville: il y manque je ne sais quoi, peu de chose, un dernier tour, pour que l'art complet, l'art antique et fin s'y retrouve. Contentons-nous d'y voir l'étude excellente.

Je n'ai pas tout dit, mais je suis arrivé au terme; l'homme, sous l'aspect où je l'ai voulu montrer, est connu. Lui-même il a résumé, mieux que je ne pourrais le faire, toute sa vie considérée selon cet ordre littéraire continu, et dans

laquelle la politique, vue en arrière, ne lui paraissait presque plus avoir été qu'un accident :

"J'ai trouvé, disait-il, dans l'étude des lettres, au bout d'une vie déjà longue et traversée par bien des événements, un grand charme, une grande utilité, souvent de grandes consolations. Je m'y suis adonné de bonne heure, plutôt par goût que par prévoyance. Rien ne m'autorisait, en 1788, à penser que je pusse être jamais appelé à prendre quelque part aux affaires de mon pays. Il en est résulté que mes premiers travaux, quoique assidus, n'ont pas été toujours assez sérieux : j'ai fait trop de traductions, trop de vers. Je les faisais avec facilité, et j'y trouvais plaisir. Cependant, ce n'était pas là du temps tout à fait perdu ; car cet exercice m'apprenait à manier ma langue, et à me servir avec aisance d'un instrument dont j'ai eu plus tard grand besoin. Lorsque les affaires sont venues, j'ai eu beaucoup à apprendre : mais, cette seconde éducation une fois faite, j'ai pu sans effort rendre ma pensée. Mes discours, mes rapports, mes correspondances ne me coûtaient aucune peine à écrire. La facilité avec laquelle je travaillais m'a permis d'embrasser beaucoup d'objets à la fois, et de suffire à une assez lourde tâche ; de telle sorte que je suis peut-être redevable, en fin de compte, à mes études d'Horace et de Cicéron, du peu de succès que j'ai eu dans ma vie administrative et politique. Enfin, les revers, les chagrins sont venus ; peu de vies en sont exemptes : j'ai dû alors au goût et à l'habitude du travail les seuls remèdes que l'on puisse opposer soit au vide de l'âme qui suit souvent la perte du pouvoir, soit aux épreuves qui vous frappent dans la vie de ceux que l'on aime. Les lettres m'ont été toujours secourables, utiles et douces ; cultive-les..."

Ainsi écrivait-il en toute affection et en toute modestie à l'aîné de ses fils, en 1827, deux ans avant sa fin. Cette organisation robuste se brisa tout d'un coup sans avoir vieilli ni même lutté. Il mourut le 5 septembre 1829, emporté brusquement en quelques heures ; il n'avait pas accompli sa soixante et unième année. Ceux qui l'ont connu me le dépeignent d'une taille qui n'était pas au-dessus de la moyenne, d'une physionomie agréable et forte, la tête brune, l'œil vif, le nez aquilin et noble, le teint assez coloré, le cou

plein et puissant. Il avait l'élocution nette, franche et pourtant polie. C'était une sorte de Raynouard, me dit-on, pour la vigueur et la simplicité, mais plus distingué et plus étendu, qui avait connu les cours et les camps, et qui avait participé aux plus grandes affaires. On sentait l'homme qui, en tout, allait au fait, qui savait le prix d'un instant, qui dans sa vie avait beaucoup ordonné et beaucoup obéi : la bonté qui s'y mêlait dans les relations habituelles en avait plus de valeur. Sa capacité de travail, sa facilité prodigieuse à de grands emplois, resteront mémorables et seront toujours citées comme type dans l'espèce, à la faveur du cadre historique lumineux où elles se sont produites et d'où elles provoquent l'étonnement. Deux qualifications distinctes demeurent attachées à son nom et le définissent dans sa double carrière : Daru, c'est l'historien de Venise et l'administrateur de la Grande-Armée.

NOTES.

NOTICE SUR M. SAINTE-BEUVE.

P. 5, l. 7. *le Globe*, a newspaper founded in 1824 by MM. Pierre Leroux and Dubois.

l. 12. *la Revue de Paris*, founded in 1829 by M. Véron, lasted till 1845.

l. 18. *Joachim Du Bellay* (1524—1560). M. Vapereau says of the *Illustration* that it is *remarquable par le style et la nouveauté, sinon par l'entière justesse des idées.*

l. 25. The Revolution of July, 1830, which ended in the abdication of Charles X. and the election of Louis Philippe to the French throne.

l. 26. *de l'école Saint-Simonienne ;* the *Globe* was purchased in 1831 by MM. Michel Chevalier, Carnot, Barrault and Duveyrier.

P. 6, l. 1. *Armand Carrel* (1800—1836). "The *Junius* of the French press," as M. Sainte-Beuve calls him, carried on in the *National* newspaper a steady opposition to Louis Philippe's government.

l. 2. *François Buloz* (1803—1877) became proprietor of the *Revue des Deux Mondes* in 1831, and raised it to its position as one of the leading European periodicals.

l. 17. *Bibliothèque Mazarine*, founded in 1643 by Cardinal Mazarin. The first librarian was Gabriel Naudé (1600—1653).

Casimir Delavigne (1793—1843) equally distinguished as a lyric and a dramatic poet. Principal tragedies : *Les Vêpres Siciliennes* (1819), *Marino Faliero* (1829), *Louis XI* (1832), *Les Enfants d'Édouard* (1833).

l. 19. *Victor Marie Hugo* (1802—), the greatest of modern French lyric poets. *Les Odes et Ballades* (1822, 1826), *Les Feuilles d'au-*

tomne (1831), *Les Chants du Crépuscule* (1835), *Les Voix intérieures* (1837), *Les Rayons et les Ombres* (1840).

P. 7, l. 11. *Collège de France* founded in 1529 by Francis I.

l. 17. *le Constitutionnel.* This newspaper originally established as the organ of the liberal and anticlerical opposition became, in 1848, under the management of Dr Véron, the staunch champion of Bonapartism.

l. 18. *le Moniteur*, founded November 24th, 1789, was till January 1, 1869, the official journal of the French government.

Le Temps has always been one of the most distinguished organs of the liberal party in France. Founded by M. Coste in 1829, revived in 1849 after an interruption of eight years, by M. Durrieu, and now conducted by M. Nefftzer.

l. 25. *On a su gré*, persons have felt thankful (*gré*, O. F. *gred*, from the L. *gratum*).

l. 27. *Jean François de la Harpe* (1739—1803). His *Lycée ou cours de littérature* is excellent so far as the appreciation of modern writers is concerned.

M. DARU.

P. 9, l. 3. *Jean Pons Guillaume Viennet* (1777—1868), a very prolific but very indifferent writer, liberal in politics, and a staunch *classique* in literature. He said of himself that he had contrived to reach the highest literary and political distinctions by dint of unpopularity. His best works are his epistles and satires, published at various epochs between 1815 and 1830. Was elected a member of the *Académie Française* in 1830.

l. 4. *s'il était besoin = s'il y avait besoin.*

l. 8. *des plus sûrs*, of the most trustworthy.

l. 9. *de bien marquer*, to bring out clearly.

l. 11. *capacité laborieuse = capacité de travail.*

l. 12. *sans trêve*, without relaxation.

l. 15. *il ne manquait jamais à rien*, he was never behind-hand in anything.

l. 16. *il ne se plaisait pas également à tout*, he did not enjoy in an equal degree all his occupations.

P. 10, l. 1. *Montpellier* (L. *mons Puellarum, mons Pessulanus*), a fine town in the south of France, capital of the department of Hérault.

l. 2. *l'intendance.* Under the *ancien régime*, the various *généralités* or financial departments into which France was divided were administered by a magistrate named *intendant* who acted as the direct representative of the royal will. The *intendants*, established by Richelieu (1628), and suppressed in 1648, were re-established in 1654. At the time of the Revolution of 1789, France was divided into thirty-two *intendances*. (See M. Lalanne's *Dictionnaire de l'histoire de France*, M. Chéruel's *Dictionnaire historique*, and M. de Tocqueville's *France before the Revolution*.)

l. 3. *Languedoc* (i.e. country where the *langue d'oc* is spoken) was, next to Guyenne, the largest province in France. Capital: Toulouse (L. *Tolosa*).

Dauphiné, a province in the S.E. of France, inhabited formerly by the *Vocontii*, the *Allobroges*, the *Segalauni* and the *Tricastini*. Capital: Grenoble (L. *Gratianopolis*).

l. 4. *Tournon* (L. *Tornomagensis vicus*), a town in the department of Ardêche.

les pères de l'Oratoire. The French Oratory was founded in 1611 by Pierre de Bérulle (1574—1629).

l. 5. *rhétorique...philosophie.* Names given to the two highest classes in the French schools. The *rhetoricians* devote much of their time to original composition both in prose and in poetry; the *philosophers* study metaphysics and moral philosophy.

l. 11. *de seconde et de troisième*, *classe* is here understood.

l. 21. *susceptibilité*, irritability.

dans un sens d'ornement, with a view to polish...*perfectionnement*, improvement.

l. 25. *Denis Fabre*, one of the deputies to the National Convention, member for the department of Hérault.

l. 26. *Nougarède*, a *littérateur* of very little merit, is not even mentioned in the *Biographie universelle*.

P. 11, l. 1. *garde-côtes.* M. Littré (see Dictionary, s. v. *garde*) thinks that the plural of this compound substantive, and likewise of *garde-note*, should be spelt as it is here. The *Académie Française* on the contrary gives both *gardes-côtes* and *gardes-notes*.

l. 2. *commissaire des guerres*, victualling-commissioner.

l. 5. *Gabriel Marie de Talleyrand, comte de Périgord* (1726—1795).

l. 7. *suppression des Parlements.* The French parliaments were suppressed by decree dated November 7, 1790. The crisis alluded to here is the one caused by the financial measures which Louis XVI. adopted at the suggestion of the minister Loménie de Brienne (1727—1794).

lui reconnut=*reconnut en lui.*

l. 8. *une mesure*, a discretion.

l. 11. *le sérieux de direction*=*la direction sérieuse*, the thoughtful turn of mind.

l. 12. *le sens*, the (common) sense.

l. 13. *Almanachs des Muses.* The complete collection of the *Almanachs des Muses* (1764—1833) forms 69 vols. 16mo. "Ce recueil a rarement de la valeur par le mérite des poésies." (Vapereau.)

l. 14. *Athénées.* Several literary societies both in France and in the provinces, founded about the end of the last century, adopted the name of *Athénée.*

petits vers, trifling poems.

l. 19. *Hyacinthe Colin*, died 1754. "Sa traduction joint au mérite de la fidélité celui d'être écrite d'un style pur et agréable." (Weiss.)

l. 20. *Cicero* (Marcus Tullius) (B.C. 106—43).

Guillaume Antoine Le Monnier (1721—1797). His translations of Terence and of Plautus are still held in high estimation. *Plautus* (T. Maccius) (B.C. 254—184)—*Terentius Afer* (Publius) (B.C. 195—159 ?).

l. 23. *qui eût fait pendant*, which would have been the counterpart.

le père Pierre Brumoy (1668—1742), a distinguished Jesuit scholar. His *Théâtre des Grecs*, published for the first time in 1730, has often been re-edited.

l. 24. *Catullus* (C. Valerius) (B.C. 87—47 ?)—*Horatius Flaccus* (Quintus) (B.C. 65—8).

l. 25. *une bien autre ambition*, a far different ambition.

l. 29. *George Washington* (1732—1799). The siege of Boston took place in 1776.

l. 32. *des vers honorables*, estimable lines.

P. 12, l. 6. *un digne...* a worthy...

l. 10. *Saint-Cyr*, a small town near Versailles. Madame de Maintenon founded there in 1680 a school for the gratuitous education of 250 young ladies of noble birth, but of reduced circumstances. The buildings of that school were, during the Revolution, given up to a

military academy where Father Lefebvre was lecturer on history, and which still exists.

l. 14. *une finesse souriante*, wit tempered by good nature.

l. 18. *la juste fortune*, the well deserved fortune.

l. 24. *Marseille* (L. *Massilia*), founded in B.C. 600 by a colony of Phoceans, one of the most important towns in Southern France, capital of the department of Bouches du Rhône.

l. 29. *lâcheté*, want of conciseness.

l. 33. *les allures d'un homme fait*, the ways, the style of a (full-grown) man.

vous ne donniez point, you did not indulge.

P. 13, l. 5. *le mot et la chose*, liter. both the word and the thing (expressed by that word), i. e. things such as they really are.

l. 7. *lâché*, let fall.

l. 8. *ne point faire le vieillard...ni le petit maître*, not to ape the old man...or the dandy.

l. 11. *pensionnaires*, boarders.

l. 15. *misérables versions*. Father Lefebvre is very severe. The translation of the Bible by Lemaistre de Sacy (1612—1684) is deficient in simplicity, no doubt, but does not deserve the epithet *misérable*.

l. 28. *Aristarques*. The celebrated grammarian Aristarchus, born about 180 B.C., has left his name as the designation of all critics.

P. 14, l. 6. *Le petit almanach de nos grands hommes*. This satirical review of the innumerable and often worthless candidates for literary fame was published in 1788 by Rivarol, Antoine, comte de (1753—1801), with the motto: *Dis ignotis*. The witty editor thus expresses the object he had in view: "il faudrait mettre dans la louange la sobriété que la nature observe dans la production des grands talents."

l. 10. *Néron*. *Domitius Claudius Nero* (A. D. 37—68) is the hero of three French tragedies, besides that of M. Daru: *Britannicus*, by Racine; *Epicharis et Néron*, by Legouvé; *Une fête de Néron*, by Soumet.

l. 12. *le récit de la mort d'Agrippine*. Agrippina was killed A. D. 59. *Suetonius Tranquillus*, a celebrated Roman historian, born about A. D. 70. See his life of Claudius, 43, 44.—*Cornelius Tacitus* (? 54—134 ?), one of the greatest of Latin prose writers. See his *Annals*, XIV. 8.

l. 17. *un compromis avec le goût*... a tribute paid to the taste...

l. 21. *notre célèbre chansonnier—Pierre Jean de Béranger* (1780—1857). "Bien loin de se livrer aux hasards de l'imagination...Béranger fait de ses chansons de véritables compositions." (Vinet.)

l. 23. *ondoyer*, to baptize privately.

l. 24. *qui ne feront jamais* (*le sujet d'*) *un article...* which will never supply the materials for a notice.

l. 31. *Minerve...Pallas.* Athênê considered first as the goddess of literature and art, and, secondly, as the goddess of war.

l. 33. *Neuilly*, a village near Paris, on the banks of the Seine.

P. 15, l. 7. *l'Année littéraire*, a well known literary review, founded by Fréron, Élie Catherine (1719—1771), and continued after his death by Geoffroy, Julien Louis (1743—1814).

l. 10. *lettre motivée*, a letter in which the grounds of his objections were stated.

l. 15. *modeler la forme*, to mould into an appropriate shape the expression itself.

l. 17. *un style sautillant*, an abrupt style. Voltaire has called the author of *l'Esprit des lois* "le *sautillant* Montesquieu."

l. 21. *comme dit Mænius*...cf. Horace:

...Egomet mî ignosco, Mænius inquit. (*Satir.* I. 3.)

l. 27. *Jean François Collin d'Harleville* (1755—1806) has composed several pretty comedies. *Les Châteaux en Espagne* (1789), *Le Vieux Célibataire* (1792).

l. 30. *qui en dit beaucoup=qui dit beaucoup de choses*, which is very expressive.

P. 16, l. 4. *qu'il n'en a surmonté=qu'il n'a surmonté d'elles; surmonté* invariable here because it governs a genitive, not an accusative.

l. 6. *il a coupé, retourné*...he has subdivided, thrown into a new order...

l. 18. *de ne pas s'en tenir=de ne pas se tenir quant à cela*, not to be satisfied with.

l. 19. *la fleur*, the surface. Hence *effleurer*, to skim.

l. 21. *avec suite*, consistently, perseveringly.

par couches successives, by successive strata.

l. 24. *un fond*, a substratum.

l. 28. *en connaissance de cause*, intelligently.

P. 17, l. 6. *l'ordonnateur*, chief accountant. "Celui qui ordonnance les dépenses d'une armée." (Littré.)

l. 10. *bonne élocution*, that neatness of speech.

l. 13. *d'une descente des Anglais*. War was declared against England by the Revolutionary government on the 1st of Feb. 1793.

l. 15. *Claude Petiet* (1749—1808) became a senator under the Empire.

l. 21. *Rennes* (L. *Condate*, *Redona*) formerly the capital of the province of Brittany, now chief town of the department of Ile et Vilaine.

l. 23. *dirigé sur Orléans*, sent on to Orléans (L. *Aurelianum*, *Genabum*), chief town of the department of Loiret.

la chute de Robespierre. Maximilien Marie Isidore de Robespierre, b. at Arras in 1758, died on the scaffold in Paris, July 28th, 1794 (Thermidor 10, year II.)

P. 18, l. 1. *assignat*. The *assignats* were created by decree dated December 19th, 1789, and constituted a kind of paper currency, the amount of which was *assigned* on the property of the crown and of the church.

l. 3. *ignare*, grossly ignorant; is a much stronger expression than *ignorant*.

l. 7. *faisant l'Argus*, acting the part of an Argus.

l. 12. *le mouvement*, life.

l. 15. *qui eussent tranché*, which would have contrasted.

P. 19, l. 2. *relief d'expression*, boldness of expression.

l. 5. *André Marie de Chénier* (1762—1794), a celebrated French poet. His works were published for the first time in 1819. The well-known elegy *La jeune captive* was inspired to Chénier by Aimée de Coigny, duchess de Fleury (1776—1820), his companion in captivity during the reign of Terror.

l. 8. *spirituelle*, witty.

l. 16. *qu'on est tenu*, that one is obliged.

l. 26. *En l'an IV*. Petiet was minister of war from Feb., 1796 to July, 1797.

l. 28. *chef de division*, head of a branch in the war office.

l. 29. *le général Bonaparte* (1769—1821). The campaign of 1796 was one of the finest epochs in Napoleon's career. Battle of Montenotte (April 11—12), Millesimo (April 14—15), Mondovi (April 22), Lodi (May 2), Lonato (August 3), Castiglione (August 5), Roveredo (September 3—4), Arcole (November 15—17). These brilliant victories led to the treaty of Campo-Formio (October 17, 1797).

P. 20, l. 1. *Au milieu des scandales trop célèbres*...The *Directoire*, established as the government of the French Republic by virtue of the

Constitution of the year III. (August, 1795), lasted from October 8, 1795 (6 Brumaire III.) till the *coup d'état* of Brumaire 18, VIII. (November 9, 1799). "Cette époque," says M. Bouillet, "fut signalée par la corruption des mœurs et par un agiotage effréné."

l. 10. *dont il contrariait les désordres*, whose peculations he thwarted. "Qui dit ces opulences bâties sur des guêtres à couvrir à peine la jambe d'un petit enfant, bâties sur ces chemises écourtillées dont les grenadiers parviennent à se faire des bonnets de nuit, bâties sur ces semelles de souliers en carton, bâties sur le fourrage en roseaux de marécage, bâties sur les chevaux affamés, sur les pieds ensanglantés, sur les membres perclus, sur les rhumatismes, sur les jeûnes, sur l'amaigrissement, sur les maladies, sur le martyre des armées de la France." (E. and J. de Goncourt, *Histoire de la Société Française pendant le Directoire*, pp. 396, 397.) M. Michaud (*Biographie Universelle*) says: "On conçoit que de pareils succès, à une telle époque, durent vivement exciter l'envie, et susciter au nouveau ministre de nombreuses inimitiés."

l. 15. *André Masséna*, Duke de Rivoli (1758—1817) celebrated for his defence of Genoa besieged by the Austrians in June, 1800.

l. 16. *en Helvétie*, in 1799.

l. 20. *guerre pénible de Suisse.* "Cette campagne, qu'il termina d'une manière si brillante, prouva que Masséna possédait tous les talents d'un général en chef." (Beauchamp.)

l. 24. *le personnel*, the body, the staff. "Masséna se plaignait de n'avoir ni les magasins, ni les moyens de transport indispensables pour faire vivre son armée dans des pays stériles et d'un accès extrêmement difficile."

P. 21, l. 19. *Rastadt.* The three French plenipotentiaries, Jean Debry, Roberjot and Bonnier were murdered on the 28th of April, 1799, at Rastadt, a small town of western Germany, in Baden.

d'indignation, from a sense of indignation; *de* has here the force of the Latin preposition *de.*

l. 20. *Marie-Joseph Chénier* (1764—1811), brother of André; see above. Besides several tragedies, he composed a number of lyrics suggested by the events of the Revolution. The ode entitled *Le Chant du Départ* is the best known.

l. 22. *Nicolas Louis François de Neufchâteau* (1750—1828) was successively a member of the Legislative assembly, minister of the Interior, and senator and count under the Empire.

l. 23. *au Conservatoire.* The *Conservatoire de musique et de déclama-*

tion was established in November, 1793, under the title of *Institut National de Musique.*

l. 25. *combat de Saint-Gothard* (August, 1798). Battle of Zurich (Aug. 26, 1799), Zurich (L. *Turicum, Tigurum, Duregum*), a town and canton in Switzerland. Masséna's victory there gained over the Austro-Russian army prevented France from being invaded on that side.

P. 22, l. 2. *du Vatican ou de Florence.* The Apollo Belvedere, the work of the Ephesian sculptor Agasias, was purchased by Pope Julius II. and is now in the Belvedere of the Vatican, at Rome. The Venus de Medici, by Cleomenes of Athens, is now at Florence whither it was conveyed about the year 1680. The Diana mentioned a little further on forms likewise part of the Vatican treasures. All these works of art, sent over to France by virtue of the treaty of Tolentino (1797) were returned in 1815 to the several museums and collections of which they originally formed a part.

l. 11. *les événements du* 18 *Brumaire;* see above, note to p. 20, l. 1. The *coup d'état* of Brumaire led to the establishment of the consulate.

l. 14. *Auguste François Creuzé de Lesser* (1771—1839), a writer of second-rate merit. Held several political situations under the Empire and the Restoration.

Pierre Yves Barré (1749—1832). Founded (1792) the theatre of the *Vaudeville* and composed a great number of light plays.

Jean François Théodore Goulard, died about the year 1830, leaving some reputation as an author of Vaudevilles.

l. 16. *Anne*, better known as *Ninon de Lenclos* (1615—1705), a Parisian lady celebrated for her wit, her beauty and her conversational powers.

l. 17. *avait pris les devants*, which had had the start.

l. 18. *Théâtre des Troubadours*, a small theatre in Paris.

l. 20. *de front*, simultaneously.

l. 22. *le Premier Consul;* Napoleon was named first consul for ten years on the 18th of Brumaire (see above), and consul for life in 1802.

l. 30. *la campagne de Marengo.* The battle of Marengo was fought on the 14th of June, 1800, Bonaparte defeating the Austrian troops commanded by general Melas.

l. 32. *la Convention.* It was signed at Alessandria (a city in Northern Italy built on the river Tanaro) the day after the battle of Marengo, between the Austrian and the French governments; its im-

mediate results were the retreat of the Austrian army behind the line of the Mincio, and the surrender of Upper Italy to the French.

P. 23, l. 1. *Alexandre Berthier* (1753—1815), prince of Neuchâtel (1806) and of Wagram (1809), "plus propre a exécuter les ordres d'un autre qu'à commander en chef" (Bouillet), Minister of War in 1801.

l. 4. *membre du Tribunat.* The Tribunate, established by the constitution of the year VIII. (1799), was an assembly whose business consisted in discussing the bills presented by the government. Originally composed of 100 members, it was afterwards reduced to 50 (1802) and suppressed in 1807 on account of its liberal proclivities.

l. 6. *à l'époque du camp de Boulogne.* In 1803. Boulogne (L. *Bononia, Gesoriacum, Itius portus*) chief town of an *arrondissement* in the department of Pas de Calais. The object which Bonaparte had in view when he formed the camp at Boulogne was the invasion of England.

l. 15. *Michel de Montaigne* (1533—1592), one of the most original and accomplished of French writers. It has been remarked of his celebrated *essays* (1st edition, 1580) that "it is the language of conversation transferred to a book." Montaigne's *éloge* has often been written, one of the best is that of M. Villemain (1812).

l. 16. *Marie-Anne-Henriette de Bourdic-Viot* (1746—1802), also distinguished as a poetess.

l. 17. *tout littéraires*, altogether literary; *tout*, here, is an adverb.

l. 20. *Notre Lycée républicain.* The *Lycée* was founded in Paris (1787) by Pilâtre de Rozier for the delivery of lectures on the various branches of science and belles-lettres.

l. 22. *George Cuvier* (1769—1832); the great French naturalist; admirable as a writer; still more so, perhaps, as a lecturer. His merit consists in the adopting of a clear, logical, *accountable* method, based upon the accurate observation of facts, and constructed with almost mathematical exactness.

l. 23. *George Louis Leclerc, count de Buffon* (1707—1788). In his work on natural history, he ennobles the smallest details by the lofty views which he connects with them.

l. 25. *son Cours de littérature.* See above, note to p. 7, l. 27.

l. 26. *P. Louis, count Rœderer* (1735—1833), occupied several important posts during the Revolution and the Empire. Lectured on political economy.

Joseph Garat (1749—1833), succeeded Danton as minister of justice (1792), and Roland as minister of the interior (1793), but showed in his

political duties a deplorable want of firmness. Is more favourably known as a lecturer on metaphysics.

l. 27. *Ange Fariau*, commonly called *Saint-Ange* (1747—1810). His translation of Ovid was published in 1800.

l. 34. *Giambatista Casti* (1721—1804). His best work is a mock heroic poem in 26 cantos entitled *gli animali parlanti*.

P. 24, l. 2. *la faculté*, the medical board.

l. 3. *on agite*, they discuss.

l. 4. *en désespoir de cause*, not knowing what to do; literally, despairing to know the cause.

l. 7. *on se met en campagne*, they begin their inquiries; liter., they take the field.

l. 13. *de bon appétit=ayant bon appétit;* elliptical for (*pourvu*, or *jouissant*) *de bon appétit*.

l. 19. *quand on en vient au fait et au prendre*, when they came to pounce upon him, at the moment of action.

l. 22. *Les gueux, les gueux...* this is the first line of one of Béranger's songs.

l. 26. *Fr. Guillaume Andrieux* (1759—1833); his tales in verse are models of elegance and wit; the one entitled *Le Meunier sans souci* is well known.

P. 25, l. 4. *un séminariste*, a divinity student. The substantive *séminaire* is exclusively applied, in French, to theological schools.

l. 9. *Jacques Delille* (1738—1813), a didactic poet of some reputation; enjoyed a church living and was accordingly styled *abbé*, although he never took orders.

l. 17. *Louise Germaine Necker, baroness de Staël-Holstein* (1766—1817). An intense love of freedom, the deepest sympathy with the victims of arbitrary power, wheresoever they might be; and, lastly, a thorough conviction that French literature needed to be revived by the study of the forms of intellectual greatness in other lands—such are the principal ideas which pervade the works of Madame de Staël.

l. 18. *Coppet*, a village in Switzerland (canton de Vaud) on the banks of the Lake of Geneva. Madame de Staël had an estate there.

l. 22. *Sophie Arnould* (1740—1803), an opera singer, celebrated for her wit.

l. 32. *P. Joseph Bernard* (1710—1775), surnamed *gentil Bernard* by Voltaire. A very indifferent poet. His best work is the opera of Castor and Pollux.

P. 26, l. 5. *Ponce-Denis-Écouchard Lebrun* (1729—1807), a kind of secular *Vicar of Bray;* despicable as a politician, second-rate as a writer. His poetry is generally brilliant and harmonious.

au Louvre. The building of the Louvre was begun under Francis I. by Pierre Lescot on the spot previously occupied by a fortress.

l. 8. *se casait ensuite à sa guise,* settled down (as in a small compartment, *case*) according to his fancy.

pratiquait, made.

l. 9. *au Garde-Meuble,* the state furniture warehouse.

l. 11. *accusaient,* betrayed.

l. 13. *au chiffre galant de Diane,* with the gallant monogram of Diana de Poitiers (1479—1566), duchess de Valentinois, and mistress of Henry II. king of France (1518—1547).

l. 15. *pris dans son cadre,* painted in its appropriate setting.

l. 16. *il y a du bon Boileau,* there is a reminiscence of Boileau's best style.—*Nicolas Boileau-Despréaux* (1636—1711) has proved himself in his various poems the champion of good taste but also of a somewhat artificial style of literature.

l. 29. *Et coiffé d'un velours=avec un velours.*

l. 30. *Que ceint en auréole=comme une auréole.—un vieux galon fripé,* an old piece of tarnished lace.

P. 27, l. 8. *le svelte et le découpé,* the freedom and picturesqueness. —*Svelte,* from the Ital. *svelto,* light.—*Découpé,* liter. cut out, i. e. the neatly defined features.

l. 10. *il ne serre d'assez près,* he does not render with sufficient accuracy.

P. 28, l. 1. *la suite,* evenness of style.

des parties de force... i.e. *pleines de force.*

l. 5. *Louis Benoit Picard* (1769—1828), has written upwards of eighty plays, and excels chiefly in turning into ridicule the pretensions of the *bourgeoisie.* His style is pre-eminently witty and animated.

l. 7. *Vincent Campenon* (1772—1843), author of several estimable poems, wrote also a translation of Horace, and has left some interesting memoirs on Delille.

François Roger (1776—1842), known by a few agreeable comedies, the best of which, *L'Avocat,* is imitated from Goldoni.

Alexandre Duval-Pineu (1767—1842); out of his fifty plays (come

dies, *libretti* of operas, etc.) the most remarkable are *Le Tyran domestique* (1805) and *La Fille d'honneur* (1819).

The five *littérateurs* just named were all members of the *Académie Française.*

l. 21. *d'un visage tranquille = avec un visage tranquille.*

P. 29, l. 32. *qui s'effleurent,* which can be skimmed over.

P. 30, l. 12. *l'immortelle campagne de* 1805, against the Austro-Russian army.

l. 15. *Austerlitz,* a town in Moravia.—The battle of Austerlitz took place December 2, 1805.

l. 17. *Henri Jacques Guillaume Clarke, Duke de Feltre* (1765—1818) was made minister of war in 1809. "Homme de cabinet plutôt que guerrier." (Bouillet.)

P. 31, l. 1. *Presbourg* (L. *Posonium, Pisonium,* and in mediæval L. *Brecislaburgium* or *Istropolis*), was the ancient capital of Hungary, and the seat of its diet. The treaty of Presburg was the result of the battle of Austerlitz.

l. 19. *quand il y avait lieu,* when circumstances required it.

l. 22. *Berlin,* occupied by the French after the battle of Jena.

l. 23. *Vienne* (L. *Vindobona, Flaviana Castra, Juliobona*). Napoleon occupied it in 1805.

l. 28. *Kœnigsberg,* a city in Prussia; taken in 1807 by the French under Marshal Soult.

l. 29. *Tilsitt,* a city in Prussia, on the Niemen and the Tilse. The treaty alluded to was, as a matter of fact, the partition of Europe between France and Russia.

l. 30. *Joseph Jérôme Siméon* (1749—1842), a distinguished lawyer and statesman, firmly attached to the principles of constitutional freedom.

l. 31. *royaume de Westphalie.* Formed in 1807 by Napoleon for his brother Jerôme (1784—1860); occupied by the Prussians after the battle of Leipzig (1813).

P. 32, l. 6. *Erfurt* (L. *Erfordia*) in Saxony. A celebrated congress took place there between Napoleon, the emperor of Russia, and all the German princes except the emperor of Austria and the king of Prussia (1808).

l. 7. Napoleon held a congress at Dresden in 1812; and defeated there on the 26th and 27th of August, 1813, the combined armies of Austria, Prussia and Russia.

l. 13. *si athlétique qu'il fût=qu'il pût être*, how athletic soever he might be.

l. 28. *un degré d'initiative*, a certain degree of spontaneous action.

P. 33, l. 1. *dans cet ordre de vues*, in that sphere of ideas. The spirit of method, of organisation, of administration was quite equal in Cuvier to his scientific genius.

l. 4. *Alphonse Marie Louis de Prat de Lamartine* (1790—1869) shares with M. Victor Hugo the honour of having thrown new life into French poetry. His principal works are the *Méditations poétiques* (1820), the *Nouvelles méditations* (1823), the *Harmonies poétiques et religieuses* (1829), *Jocelyn* (1835).

l. 24. *Bernard le Bouvier de Fontenelle* (1657—1757) distinguished himself in almost every branch of literature. As a philosopher he deserves the greatest praise, and the *éloges* he pronounced on various scientific men, in his capacity of *secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences* are excellent.

l. 25. *Marc René Le Voyer d'Argenson* (1652—1721) succeeded La Reynie as lieutenant of Police; was made Keeper of the Seals in 1718, during d'Aguesseau's first exile.

l. 28. *lieutenant de Police*, the magistrate appointed as head of the Paris police; the first was La Reynie (1667); Fontenelle's description, alluded to above, of the duties belonging to the *lieutenant de police*, has often been quoted as a model of accuracy and style.

l. 29. *à grands traits; à=avec*, in a bold manner.

P. 34, l. 8. *les embrasser avec développement*, to grasp and develop them.

P. 35, l. 1. *Maximilien de Béthune, duc de Sully* (1560—1641), the able, intelligent, honest and patriotic minister of Henry IV.

François Michel Le Tellier, marquis de Louvois (1639—1691), one of the cabinet-ministers who took the most important part in the measures which distinguished the reign of Louis XIV.; "un de ces hommes," says M. Bouillet, "dont on est forcé d'admirer les talents, mais dont on ne saurait aimer la personne."

l. 3. *l'homme de ses débuts*, the man such as he had exhibited himself in his earliest performances.

l. 16. *qui rentre tout à fait dans la curiosité*, which belongs entirely to the enquiring turn of mind. *Curiosité* here="penchant à voir et à savoir." (Littré.)

Pline l'ancien, Pliny *the Elder*. *Caius Plinius Secundus* (23—79)

excels in his descriptions of nature, and has often been compared in that respect to Buffon.

l. 27. *Jardin des Plantes de Paris.* This useful establishment, founded for the teaching of natural history in all its branches, was created in 1626 by Louis XIII. at the urgent request of his physicians Hérouard and Guy la Brosse.

l. 28. *Poméranie*, a province of Prussia, the capital of which is Stettin. The name *Pomerania* is derived from Slavonic *Pomarski* = near the sea.

l. 30. *la Malmaison*, an estate near Ruel in the environs of Versailles. The empress Joséphine (Marie Joséphine Rose Tascher de la Pagerie, b. 1763) died there in 1814.

P. 36, l. 5. *Posen*, a town in Polish Prussia, occupied by the French in 1806.

l. 6. *frappé dans ses biens*, liter. struck in his property, i.e. whose property had been confiscated.

l. 28. *spirituel*, witty.

l. 29. *très-goûté à son heure*, very much appreciated at the time of its existence.

l. 33. *entendons nous bien*, liter.: let us understand each other well; i.e. let us speak clearly.

P. 37, l. 2. *respect des maîtres=pour les maîtres*, for the leading representatives of literature.

accueil; the adjective *gracieux* or *favorable* is understood: kind access granted.

l. 3. *liaison*, friendly intercourse.

l. 4. *à l'Institut;* name given to the *ensemble* of the five academies: *Académie Française* (founded in 1635),—*Académie des Inscriptions et belles lettres* (1663),—*Académie des sciences* (1666),—*Académie des beaux arts* (1667—1671, 1672),—*Académie des sciences morales et politiques* (1794 and 1832).

l. 9. *des veines et des accès*, outbursts and fits.

l. 10. *l'industrie*, a mercantile spirit.

l. 15. *avant la brouille*, allusion to Duval's quarrel with Picard, at whose recommendation he had been named manager of the Odéon theatre in Paris; this estrangement was fortunately of short duration.

avant l'esprit de parti, allusion to Roger's adoption of royalist principles after having accepted office under the empire.

l. 16. *Pierre Édouard Lemontey* (1762—1826). His best work is the

Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV, which gives an unfavourable appreciation of the *grand monarque.*

l. 25. *Shakespeare amoureux*, as the *Biographie Universelle* calls it, was brought out in 1806.

l. 30. *Monsieur Musard* (1803), an amusing one-act comedy. *Musard*, an idler, verb *muser;* comp. the English *to muse.*

l. 35. *le Mariage clandestin*, an adaptation of Garrick's well known play. *Le Trésor*, a five-act comedy, performed in 1804.

P. 38, l. 7. *Avez-vous tué ce ténia?* allusion to the illness from which M. Daru was suffering.

l. 10. *à la descente*, the landing in England.

l. 16. *ce qui nous ouvre un jour*, liter., what opens us a window, i. e. what lets us into the secret of...

l. 24. *la Jeunesse de Henri V*, was brought out in 1806.

l. 25. *Valentin Conrart* (1603—1675), though a member of the *Académie Française*, has published nothing of importance. Boileau, alluding to him, says:

"Imitons de Conrart le silence prudent."

Jean Chapelain (1595—1674), one of Boileau's victims. His poem *la Pucelle* which had for thirty years been anxiously expected by the literary world was never published in its entirety, the first twelve cantos having met at the hands of critics with the most unfavourable reception.

l. 31. *à n'en voir que le reflet*, if we may judge by the reflection of it.

P. 39, l. 4. *Antoine Vincent Arnault* (1766—1834). The vigour and terseness of his fables has often been admired; the designation *satire* would almost suit them better.

l. 7. *l'Optimiste* (1788), "comédie étincelante de traits charmants,"—*les Châteaux en Espagne* (1789), "Il n'y a rien de plus gai" (Jules Janin)—*Monsieur de Crac* (1791). "Il amuse et se fait lire encore par les grâces de l'imprévu." (Jules Janin.)

l. 10. *plein de sens et de nuances*, full of good sense and of discrimination.

l. 13. *un demi-Térence.* "Collin d'Harleville avait le don de l'invention...Encore aujourd'hui il est compté parmi les maîtres." (Jules Janin.)

l. 15. *un demi-Ménandre.*

"Tu quoque tu in summis, o dimidiate Menander,
Poneris..." (Cæsar.)

l. 16. *cet éloignement complet pour...*, that complete breaking away from...

l. 17. *Pierre Augustin Caron de Beaumarchais* (1732—1799). There is a total want of dignity about him, but at the same time a good deal of common sense, and a clear appreciation of the feelings of France during the last days of the reign of Louis XVI. *Le mariage de Figaro* (1784), and *Le Barbier de Séville* (1776) are two dramatised satires rather than two comedies.

l. 25. *le chemin de Saint-Cloud*, the road to Saint-Cloud, a village near Paris on the banks of the Seine. The palace of Saint-Cloud was Napoleon's favourite residence.

l. 27. *Jean François Cailhava* (1731—1813), a dramatic author of very little reputation, but an enthusiastic admirer of Molière. His best play, *L'Égoïsme*, a five-act comedy, was performed in 1777.

l. 28. *Jean Baptiste Poquelin de Molière* (1622—1673), the greatest of French dramatists, as distinguished a writer as he was a thinker. "Molière, c'est mon homme," said La Fontaine.

P. 40, ll. 3—5. *le peintre*, etc., the clever painter, exhibiting to visitors his model in the most favourable light, has dexterously touched on the severity of the old school in order to describe only the brilliancy of the new one.

l. 11. *ce qui prononce*, that which characterises, stamps, or distinguishes.

l. 18. *de l'empressement*, literary activity.

l. 19. *du tour*, elegance of expression.

l. 22. *membre du Corps législatif*, in 1807.

l. 26. *Les Capitulations de conscience*, a comedy brought out in 1809, and unmercifully hissed.

l. 27. *Les deux Vieillards*, one of the best plays of Andrieux.

P. 41, l. 6. *je me mets en règle*, I settle.

l. 15. *D'honnêtes gens*, gentlemen.

l. 21. *Le Faux Bonhomme*, this comedy was performed only in 1816, and very unfavourably received. The author, *Népomucène-Louis Lemercier* (1771—1840), composed a great number of plays in which he anticipated some of the innovations made by M. Victor Hugo and the other representatives of the *romantic* school.

l. 26. *D'un caractère à part*, of a peculiar temper.

l. 29. *Breton de naissance*, Duval was born at Rennes (L. *Condate, Redones*), capital of the department of Ile et Vilaine.

l. 30. *se pliait malaisément*, condescended with difficulty. M. Michelet has remarked (*Hist. de France*, vol. II.) that "le génie de la Bretagne,

c'est un génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle."

P. 42, l. 2. *sa poussée d'imagination*, his vigour of imagination.

l. 6. *des hasards de sa veine*, of the chances of his poetic vein.

l. 8. *Maison à vendre* (1800), a charming comedy, for which Dalayrac wrote the music.

Édouard en Écosse ou la nuit d'un proscrit (1802), a play in three acts, taken from the history of the Chevalier de Saint George, was forbidden by the government of Napoleon on account of its supposed political character.

l. 16. *Les Marionnettes, ou un jeu de la fortune* (1806), one of Picard's best comedies; procured for him a pension from Napoleon. *Les Ricochets* (1807), an excellent comedietta, notwithstanding its resemblance to *les Marionnettes*.

P. 43, l. 12. *un peintre de portraits de la rue Saint-Denis*, a portrait painter of tradespeople and small merchants. The Rue Saint Denis in Paris corresponds very much to Cheapside or Holborn.

l. 29. *mon simple aperçu*, my mere sketch.

P. 44, l. 3. *à* or *sur de nouveaux frais*, liter. with a new outlay, i. e. from a new point of view.

l. 11. *Par exemple*, and by the by.

l. 12. *le père nourricier*, the foster-father.

l. 20. *d'une main fatiguée de vingt-sept heures de*...the first *de* stands for *avec*, the second for *par*, the third is the genitive.

l. 29. *qu'on suppose à son front; supposer* is here ingeniously taken as if derived from *super ponere; lui en former=former pour lui une couronne d'elle* (i.e. *de cette sérénité*); or it may be explained thus—*qu'on suppose* (*appartenir*) *à son front.*

P. 45, l. 3. *théâtre Louvois*, founded in 1793, by Mademoiselle Montansier; it was handed over to the opera in 1794, and in 1804 took the name of *théâtre de l'impératrice.*

l. 32. *Guatimozin*, or rather *Quauhtemotzin*. The exact terms of the rebuke are, "Do you think I, then, am taking my pleasure in my bath?" See Prescott's *Conquest of Mexico*, III. 209.

P. 46, l. 2. *Nicolas Joseph Laurent Gilbert* (1751—1780), a distinguished French poet, but whose talent has been too much praised by some and depreciated by others. His satires *le Dix-huitième siècle* and *mon apologie* brought down upon him the wrath of the *Encyclopedist* school.

Thomas Chatterton (1752—1770), the well-known author of the poems ascribed to a supposed mediæval poet named Rowley.

l. 7. *capucin.* The order of mendicant friars, known by the name of *Capuchins*, was established in 1525.

l. 8. *trappiste.* The abbey of La Trappe, belonging to the Cistercian order, and founded in 1140, by Rotrou, count of Perche, near Mortagne, department of Orne, was reformed in 1662, by the celebrated abbé de Rancé. They took the vow of perpetual silence.

l. 28. *Le Génie du Christianisme. François René, Viscount de Châteaubriand* (1768—1848). His character presents a singular mixture of vanity, of scepticism and of enthusiasm. Without any well-defined line of conduct, having no settled principle to direct him in his course, he has still enjoyed very great influence. The *Génie du Christianisme* was designed to be a new apologetical exposition of Christianity, but it must rather be considered as a modern *ars poetica*, an improvement upon Horace and Boileau.

l. 29. *qui avait fait époque*, which had inaugurated an epoch. The *Génie du Christianisme* appeared in 1801, and was dedicated to Napoleon who had signed the *Concordat* (September, 1801) with the Pope.

l. 30. *les prix décennaux.* Napoleon had instituted in 1810 a series of prizes destined to reward the *chefs-d'œuvre* in every branch of literature, art and science produced during the previous ten years. On all this see M. Sainte-Beuve's *Châteaubriand et son groupe littéraire*, Lectures XI—XVI.

P. 47, l. 11. *il a fait avènement à son heure*, he has ascended the (literary) throne at his appointed time.

l. 21. *His dantem jura Catonem*, see Virgil, *Æn.* VIII. 670.

l. 26. *Louis de Fontanes* (1761—1821) was the official *littérateur* of the Empire. His poetry, although graceful and harmonious, has no pretensions to originality.

Joseph Joubert (1734—1824), the intimate friend of Fontanes and Châteaubriand; a man of exquisite taste, but who has left behind him no literary work except a small collection of detached thoughts, which have been several times reprinted.

Charles Julien Pioult de Chênedollé (1769—1833), a descriptive poet of some talent. On him see M. Sainte-Beuve's *Châteaubriand et son groupe*.

l. 27. *comme critique et comme juge*, as president of the *Corps Législatif*, member of the Institute and grand master of the French university,

his duty obliged him to be constantly *panegyrising*, and he did so with better taste than might perhaps have been expected.

P. 48, l. 1. *bien autrement=bien plus*, far more.

il tranchait, he assumed a trenchant tone.

l. 13. *n'eussent point à beaucoup près*, had not by far; liter. *near to much*.

l. 15. *ils ne laissaient pas...de composer*, they composed nevertheless.

l. 18. *somme toute*, taking them altogether.

une bonne race, a good breed.

l. 21. *la société d'Auteuil*. The free-thinking disciples of Voltaire and Rousseau used to assemble at Auteuil, near Paris, in the drawing-room of Madame Helvétius, and there, in their eloquent conversations, they both discussed the great questions of metaphysics, and encouraged each other in their adherence to those principles of liberty which the *Premier Consul* had trampled under foot. Thus, through the force of circumstances, the celebrated *société d'Auteuil* was the great centre of constitutional opposition to Bonaparte, and, from its midst came forth those who, in 1815, voted for the dethronement of the Emperor.

l. 23. *Pierre Louis Ginguené* (1748—1816). His history of Italian literature is well known.

Pierre Claude François Daunou (1761—1840), distinguished as an elegant and learned historian. His *Cours d'études historiques* (20 vols. 8vo.) has earned for him much reputation; "le caractère, l'érudition et les talents de Daunou lui ont mérité l'estime générale." (Vapereau.)

Antoine Louis Claude Destutt de Tracy (1754—1836). *The* metaphysician of the Auteuil coterie; a good writer, but an unsound philosopher, because his system rests exclusively upon a physiological basis.

l. 27. *d'une continuité plus modérée*, more moderate in their uniformity.

l. 30. *de* 1812. Invasion of Russia by Napoleon. The French defeated in Spain.

P. 49, l. 9. *Paul, count de Ségur* (1780—1873). His *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en* 1812, published for the first time in 1824, obtained at once the greatest success; but it was generally thought to be written too much with a view to effect.

l. 10. *Géraud Christophe Michel Duroc*, Duke de Frioul (1772—1813), one of the bravest and most faithful of Napoleon's generals.

Armand Augustin de Caulaincourt, Duke de Vicence (1772—1827),

celebrated as a diplomatist, minister of foreign affairs in 1814, and during the "hundred days."

l. 12. *de tout temps*, in every period of his life.

l. 23. *René Savary, duc de Rovigo* (1774—1833), general, and minister of police under Napoleon. Has left some important *mémoires pour servir* (1828, 8 vols. 8vo.).

l. 25. *de la Moscowa*, also called of Borodino, fought September 7, 1812.

P. 50, l. 1. *Mathieu, count Dumas* (1753—1837). His *précis des événements militaires* combines the accuracy of a chronicler with the beauty of style of a consummate writer.

l. 9. *le genre admis*, the nature (of the composition) being once taken into consideration.

ll. 13—21. *le papier-monnaie*, etc. Paper-money does not take specie out of the empire, but it allows it to remain unproductive in small quantities...; it is the same with provisions, they must circulate, in order that fruitful districts may assist the less favoured provinces; the same sack of corn which can satisfy only one appetite must quiet ten imaginations in a market, just as a three-franc piece satisfies ten creditors on a fair-day.

l. 20. *le petit écu*, the *petit écu* was worth three francs.

l. 31. *pair de France*. M. Daru was raised to the peerage in 1819.

P. 51, l. 4. *telle tragédie*, many a tragedy.

l. 17. *toute désintéressée*, *toute* in the feminine, although an adverb, on account of the initial consonant in *désintéressée*.

l. 25. *les Cent-Jours*, March 20th—July 8th, 1815.

l. 27. *Bourges* (L. *Avaricum, Biturigæ, civitas Biturigum*), formerly the capital of the province of Berry, now the chief town of the department of Cher.

l. 28. *le séquestre fut mis sur ses biens*, his property was placed under sequestration.

l. 30. *peut-être bien*, perhaps at any rate.

P. 52, l. 2. *Mathieu Jean Félicité de Montmorency-Laval* (1766—1826), was minister of foreign affairs in 1821, and took a part in the congress of Verona; became a member of the *Académie Française* in 1825. Was a great friend of Madame de Staël and Madame Récamier.

l. 4. *Félix Julien Jean Bigot de Préameneu* (1750—1825), distinguished as a lawyer; took an important share in the drawing up of the *Code Civil*, and was minister of public worship during the empire.

l. 13. *tout ce qui lui appartient de...=tout ce de bonheur, etc....qui lui appartient*, all his proper share.

l. 17. *se dévorer le foie*, in order not to feel the pangs of disappointment; a metaphorical expression borrowed from the well-known fable of Prometheus, who was supposed to have been fastened by order of Zeus on mount Caucasus, where an eagle every day devoured his liver, which was restored again during the night.

l. 31. *le comte Tiepolo;* Count Dominico Tiepolo's *Discorsi sulla Storia Veneta* appeared in 1825.

P. 53, l. 22. *Lue de suite*, read consecutively.

l. 25. *Louis Simon Auger* (1772—1829), one of the chief contributors to the *Décade philosophique*, and to the *Journal de l'Empire*; has also published a good edition of Molière.

l. 30. *c'est un grand bonheur...que ces mystères; que* here is redundant.

P. 54, l. 5. *débris de l'Empire Romain.* The first emigrants assembled in the islands of the lagoons after the devastation of Venetia by Alaric in 407—15.

l. 7. *suivie*, (perseveringly) followed.

l. 12. *des temps d'arrêt*, liter. periods of stoppage; i.e. breaks, interruptions.

l. 17. *par des chansons.* "On définissait le gouvernement d'alors une monarchie absolue tempérée par des chansons." (Scribe, *Discours de réception.*)

l. 18. *l'insurrection dernière*, the one which took place in 1848 under the leadership of Daniele Manin (1804—1857).

l. 19. *elle essayait d'un réveil*, she tested an awakening. *Essayait un réveil* would mean *attempted to bring about a revival.*

l. 21. *de conjurations, d'espionnages et de crimes.* Conspiracies of Bosconio, etc. (1309)—of Marino Faliero (1355)—of Bedmar (1618). "À Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté, rien à voir, rien à dire, pas un cri possible, pas un regard utile...à Venise, on ne meurt pas, on disparaît. Il manque tout à coup un homme dans une famille. Qu'est-il devenu? les plombs, les puits, le canal Orfano le savent. Quelquefois on entend quelque chose tomber dans l'eau la nuit. Passez vite alors! Du reste, bals, flambeaux, musique, gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois, voilà Venise...Oh! le conseil des Dix! mettez un ouvrier seul dans une cave, et faites-lui faire une serrure. Avant que la serrure soit finie, le conseil des Dix en a la clef dans sa poche. Madame! Madame! le valet qui me sert

m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne, le prêtre qui me confesse m'espionne." (Victor Hugo, *Angelo, tyran de Padoue*, I. I.)

l. 24. *d'autant mieux...que*, so much the better...because.

l. 27. *la couleur Vénitienne*, the painters of the Venetian school (Titian, Tintoretto, Giorgione, Paolo Veronese) were remarkable especially for the brilliancy of their colouring.

l. 32. *Vasco de Gama* (1460—1525), sailed round the Cape of Good Hope in 1497.

P. 55, l. 1. *Christopher Columbus* (1446—1506).

l. 2. *par Venise*, in 1380.

l. 10. *fondues dans le récit*, incorporated into the narrative.

l. 12. *en* 1797, in consequence of the treaty of Campo-Formio, October 17, 1797. The real date of the abolition of the Venetian republic is May 12th.

l. 15. *définitive;* see *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon*, vol. IV. chap. 19.

l. 20. *Henry Richard Vassall Fox, third Lord Holland* (1774—1840) one of the most distinguished leaders of the Whig party.

l. 33. *Victor Perrin, duc de Bellune* (1766—1841), rose from the humble position of drummer in a regiment, to that of Marshal of France. —Minister of war in 1821.

P. 56, l. 1. *du grand conseil.* The grand council, elected for the first time in 1172, consisted of 480, some say 470 citizens, to be renewed annually on the last day of September. This council which became the representative assembly of the Venetian republic, was appointed, not directly by the people, but by twelve electors, two for each of the 'sestieri' or districts of Venice.

l. 6. *tout se mêlait*, collective for *tous se mêlaient.*

l. 23. *Aimé Bonpland* (1773—1858), celebrated naturalist, travelled through the wilds of Central America with Humboldt in 1799.

l. 27. *Alexander von Humboldt* (1769—1859). His *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, was published between 1805 and 1825.

P. 57, l. 15. *de son propre fonds*, liter. from his own stock (L. *fundus*, estate, property), from his own observation.

l. 23. *César Wichard de Saint-Réal* (1639—1692). His pretended historical works are merely historical romances. The conspiracy of the marquis de Bedmar has been reduced by M. Ranke to its true proportions, namely those of a *coup de main* attempted against the Republic

of Venice by the French pirate Jacques Pierre, and the Duke d'Ossuna, viceroy of Naples.

l. 31. *une brouillerie simulée*, a pretended variance.

faite à la main et filée à plaisir, concerted beforehand, and carried on at leisure.

l. 32. *masquer le jeu*, conceal their game.

l. 33. *se donner la main*, help each other.

P. 58, l. 2. *se serait décidé=se décida.*

l. 4. *en connaissance de cause*, knowingly.

l. 5. *Pierre Jean Grosley* (1718—1785), a distinguished antiquarian and scholar, known as much for his humour as for his learning.

l. 20. *par Salluste. Caius Sallustius Crispus* (B.C. 86—34). Saint-Réal's affectation to imitate the style of Sallust has often been noticed.

P. 59, l. 2. *se cantonner*, literally, settle himself down, i. e. confine his attention to.

l. 10. *de Walter Scott ou de Froissart;* a school of writers who took for their motto the words of Quintilian: *scribitur ad narrandum, non ad probandum*, and who, attempting to revive the style of the old chroniclers, maintained that it is the duty of every historian to let events speak for themselves.—M. de Barante (1782—1866), the most brilliant representative of that school, had published in 1824, the first volume of his *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois.—Jean Froissart* (1337—1410) the historian of chivalry, and of feudalism.

l. 16. *la forêt Celtique*, the forest of Brocéliande, where the enchanter Merlin perished, according to Celtic tradition. See M. de la Villemarqué's *Romans de la table ronde.*

l. 20. *Pierre Louis Rœderer* (1754—1835), created count of the Empire by Napoleon; managed to serve in succession all the governments which ruled in France between 1789 and 1830. Mallet du Pan has said of him: "Il a serpenté avec succès au travers des orages et des partis, se réservant toujours des expédients, quelque fût l'événement."

Anne de Bretagne (1476—1514), daughter of Francis II., Duke of Brittany, married in 1491, to Charles VIII., King of France, and in 1499 to Louis XII.

l. 21. *Louis XII.* (1462—1515), King of France in 1498, at the death of Charles VIII.

Rœderer's work, alluded to here by M. Sainte-Beuve, is his *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France;* "où," says M. Vapereau, "l'auteur fait remonter jusqu'à la cour de Louis XII et à

Anne de Bretagne le modèle de la politesse Française." On Rœderer, see the *Causeries du Lundi*, vol. VIII.

l. 26. *Combat des Trente;* supposed to have taken place between thirty Bretons and thirty Englishmen, in 1351, near Ploermel. See M. Siméon Luce's *Histoire de Bertrand Du Guesclin et de son époque*, vol. I. p. 116.

P. 60, l. 3. *que Guillaume Tell n'a jamais existé.* Jacob Grimm is no doubt the *érudit* here alluded to. For this interesting question see M. Albert Rilliet's *Origines de la Confédération Suisse*, pp. 214 and following.

l. 4. *aux heures sérieuses*, when the mind is disposed to serious studies.

l. 5. *se lit*, idiomatic for *est lue*.

l. 9. *Antoine Count Drouot* (1774—1847), one of the finest characters of the Imperial epoch, surnamed by Napoleon *le Sage de la grande armée*, remarkable equally for military qualities and private virtues. His funeral oration was pronounced by Father Lacordaire. He accepted and performed the difficult task of disbanding the *armée de la Loire*. On him see an excellent article in the *Biographie Universelle*.

l. 13. *Louis François Xavier* (1755—1824), *Monsieur, Count de Provence*, brother of Louis XVI., ascended the French throne in 1814; a clever and enlightened king.

l. 28. *du Code civil qu'on osait remettre en cause.* The *Code civil* or *Code Napoléon* was published in 1804.

qu'on osait, etc., which some persons dared to call in question; liter. to bring into judgment.

P. 61, l. 21. *il était* (*un*) *des moins sujets...*, he was one of the least accessible to illusions.

l. 32. *C'est une illusion que de chercher=chercher une constitution... est une illusion. De* and *que* here are redundant.

P. 62, l. 2. *qu'il eût pu...y eût-il consenti*, for *qu'il aurait pu...y aurait-il consenti.*

l. 6. *en perspective*, from a distance. Thus again:

"Et qu'ai-je fait?...j'ai vu ma femme *en perspective*."

(Casimir Delavigne, *L'école des Vieillards.*)

l. 12. *il ne saurait*, for *il ne peut.*

l. 17. *en artiste=comme un artiste.*

l. 18. *usa beaucoup de*, made much use of.

P. 63, l. 2. *séances délicates*, sittings where delicacy of treatment was required.

l. 4. *la part de l'homme de bien...l'absence de l'homme de lettres.*

Madame de Staël says of M. Mathieu de Montmorency, persecuted by Napoleon: "à moins de vouloir exiler les saints, il me semblait impossible de s'attaquer à un tel homme." (*Dix Années d'exil.*)

l. 5. *Pierre Paul Royer-Collard* (1763—1845), as a statesman, he was the eloquent and persevering champion of true liberalism against *coups d'état* on the one side, and revolutionary measures on the other. As a lecturer on metaphysics, he dealt a fatal blow at the theories of Hume revived in France by Condillac.

l. 8. *prix de vertu;* these prizes had been founded in 1783 by M. de Montyon (Antoine Jean Baptiste Robert Auger, 1733—1820), and abolished by the National Convention.

l. 18. *Pierre Simon, marquis de Laplace* (1749—1827), one of the most celebrated of modern astronomers. "Il aurait achevé la science du ciel, si cette science pouvait être achevée." (Fourier.)

The *Mécanique céleste* ("son chef-d'œuvre"), was published between 1799 and 1825, in five quarto volumes.

l. 23. *à la longue*, in the long run, after some time.

l. 24. *serrée*, concise.

l. 28. *Antoine François Andréossi* (1761—1828), one of the *savants* who formed part of the Egyptian expedition, distinguished also as a general.

l. 32. *Jean Baptiste de Pongerville* (1792—1870), known chiefly for his French translation of Lucretius.

P. 64, l. 1. *ce qu'ils soulèvent de mystères=ce de mystères qu'ils soulèvent. Ce* is here neuter and corresponds to the L. *hoc*.

l. 24. *Michel de L'Hôpital* (1505—1573), chancellor of France (1560); his Latin poems were published for the first time in 1585.

l. 28. *un dernier tour*, a last polish.

l. 29. *l'art antique et fin*, the classic and delicate finish.

P. 65, l. 20. *en fin de compte*, after all; liter. as a final reckoning.

P. 66, l. 2. *François Just Marie Raynouard* (1761—1836), more justly celebrated by his interesting studies on the Troubadours and Provençal literature, than by his declamatory tragedy *Les Templiers* (1805).

l. 3. *plus étendu*, more comprehensive in his studies.

l. 8. *en avait plus de valeur*, i.e. *avait plus de valeur à cause de cela. en*=the L. *inde*.

l. 9. *sa facilité prodigieuse à (occuper) de grands emplois.*

CAMBRIDGE: PRINTED BY C. J. CLAY, M.A. AT THE UNIVERSITY PRESS.

UNIVERSITY PRESS, CAMBRIDGE,
February, 1879.

PUBLICATIONS OF

The Cambridge University Press.

THE HOLY SCRIPTURES, &c.

The Cambridge Paragraph Bible of the Authorized English Version, with the Text revised by a Collation of its Early and other Principal Editions, the Use of the Italic Type made uniform, the Marginal References remodelled, and a Critical Introduction prefixed, by the Rev. F. H. SCRIVENER, M.A., LL.D., Editor of the Greek Testament, Codex Augiensis, &c., and one of the Revisers of the Authorized Version. Crown Quarto, cloth, gilt, 21*s.*

THE STUDENT'S EDITION of the above, on *good writing paper*, with one column of print and wide margin to each page for MS. notes. This edition will be found of great use to those who are engaged in the task of Biblical criticism. Two Vols. Crown Quarto, cloth, gilt, 31*s.* 6*d.*

The Lectionary Bible, with Apocrypha, divided into Sections adapted to the Calendar and Tables of Lessons of 1871. Crown Octavo, cloth, 6*s.*

The Pointed Prayer Book, being the Book of Common Prayer with the Psalter or Psalms of David, pointed as they are to be sung or said in Churches. Embossed cloth, Royal 24mo, 2*s.*

The same in square 32mo, cloth, 6*d.*

Greek and English Testament, in parallel columns on the same page. Edited by J. SCHOLEFIELD, M.A. late Regius Professor of Greek in the University. Cloth, red edges. 7*s.* 6*d.*

Greek Testament, ex editione Stephani tertia, 1550. Small Octavo. 3*s.* 6*d.*

The Gospel according to St Matthew in Anglo-Saxon and Northumbrian Versions, synoptically arranged: with Collations of the best Manuscripts. By J. M. KEMBLE, M.A. and Archdeacon HARDWICK. Demy Quarto. 10*s.*

London: Cambridge Warehouse, 17 Paternoster Row.

15000
1/2/79

The Gospel according to St Mark in Anglo-Saxon and Northumbrian Versions, synoptically arranged, with Collations exhibiting all the Readings of all the MSS. Edited by the Rev. Professor SKEAT, M.A. late Fellow of Christ's College, and author of a Mœso-Gothic Dictionary. Demy Quarto. 10*s*.

The Gospel according to St Luke, uniform with the preceding, edited by the Rev. Professor SKEAT. Demy Quarto. 10*s*.

The Gospel according to St John, uniform with the preceding, edited by the Rev. Professor SKEAT, Demy Quarto. 10*s*.

The Missing Fragment of the Latin Translation of the Fourth Book of Ezra, discovered, and edited with an Introduction and Notes, and a facsimile of the MS., by ROBERT L. BENSLY, M.A., Sub-Librarian of the University Library, and Reader in Hebrew, Gonville and Caius College, Cambridge. Demy quarto. Cloth, 10*s*.

THEOLOGY—(ANCIENT).

Sayings of the Jewish Fathers, comprising Pirqe Aboth and Pereq R. Meir in Hebrew and English, with Critical and Illustrative Notes; and specimen pages of the Cambridge University Manuscript of the Mishnah 'Jerushalmith', from which the Text of Aboth is taken. By CHARLES TAYLOR, M.A., Fellow and Divinity Lecturer of St John's College, Cambridge, and Honorary Fellow of King's College, London. Demy Octavo, cloth. 10*s*.

Theodore of Mopsuestia. The Latin version of the Commentary on St Paul's Epistles, with the Greek Fragments, newly collated by the Rev. H. B. SWETE, B.D. Fellow of Gonville and Caius College, Cambridge. [*In the Press.*

Sancti Irenæi Episcopi Lugdunensis libros quinque adversus Hæreses, versione Latina cum Codicibus Claromontano ac Arundeliano denuo collata, præmissa de placitis Gnosticorum prolusione, fragmenta necnon Græce, Syriace, Armeniace, commentatione perpetua et indicibus variis edidit W. WIGAN HARVEY, S.T.B. Collegii Regalis olim Socius. 2 Vols. Demy Octavo. 18*s*.

M. Minucii Felicis Octavius. The text newly revised from the original MS. with an English Commentary, Analysis, Introduction, and Copious Indices. Edited by H. A. HOLDEN, LL.D. Head Master of Ipswich School, late Fellow of Trinity College, Cambridge, Classical Examiner to the University of London. Crown Octavo. 7*s*. 6*d*.

Theophili Episcopi Antiochensis Libri Tres ad Autolycum. Edidit, Prolegomenis Versione Notulis Indicibus instruxit GULIELMUS GILSON HUMPHRY, S.T.B. Collegii Sanctiss. Trin. apud Cantabrigienses quondam Socius. Post Octavo. 5*s*.

Theophylacti in Evangelium S. Matthæi Commentarius. Edited by W. G. HUMPHRY, B.D. Prebendary of St Paul's, late Fellow of Trinity College. Demy Octavo. 7*s*. 6*d*.

Tertullianus de Corona Militis, de Spectaculis, de Idololatria, with Analysis and English Notes, by GEORGE CURREY, D.D. Preacher at the Charter House, late Fellow and Tutor of St John's College. Crown Octavo. 5*s*.

THEOLOGY—(ENGLISH).

Works of Isaac Barrow, compared with the original MSS., enlarged with Materials hitherto unpublished. A new Edition, by A. NAPIER, M.A. of Trinity College, Vicar of Holkham, Norfolk. Nine Vols. Demy Octavo. £3. 3*s*.

Treatise of the Pope's Supremacy, and a Discourse concerning the Unity of the Church, by ISAAC BARROW. Demy Octavo. 7*s*. 6*d*.

Pearson's Exposition of the Creed, edited by TEMPLE CHEVALLIER, B.D., late Professor of Mathematics in the University of Durham, and Fellow and Tutor of St Catharine's College, Cambridge. Second Edition. Demy Octavo. 7*s*. 6*d*.

An Analysis of the Exposition of the Creed, written by the Right Rev. Father in God, JOHN PEARSON, D.D., late Lord Bishop of Chester. Compiled, with some additional matter occasionally interspersed, for the use of the Students of Bishop's College, Calcutta, by W. H. MILL, D.D. late Principal of Bishop's College, and Regius Professor of Hebrew in the University of Cambridge. Fourth English Edition. Demy Octavo, cloth. 5*s*.

Wheatly on the Common Prayer, edited by G. E. Corrie, D.D. Master of Jesus College, Examining Chaplain to the late Lord Bishop of Ely. Demy Octavo. *7s. 6d.*

The Homilies, with Various Readings, and the Quotations from the Fathers given at length in the Original Languages. Edited by G. E. Corrie, D.D. Master of Jesus College. Demy Octavo. *7s. 6d.*

Two Forms of Prayer of the time of Queen Elizabeth. Now First Reprinted. Demy Octavo. *6d.*

Select Discourses, by John Smith, late Fellow of Queens' College, Cambridge. Edited by H. G. Williams, B.D. late Professor of Arabic. Royal Octavo. *7s. 6d.*

Cæsar Morgan's Investigation of the Trinity of Plato, and of Philo Judæus, and of the effects which an attachment to their writings had upon the principles and reasonings of the Fathers of the Christian Church. Revised by H. A. Holden, LL.D. Head Master of Ipswich School, late Fellow of Trinity College, Cambridge. Crown Octavo. *4s.*

De Obligatione Conscientiæ Prælectiones decem Oxonii in Schola Theologica habitæ a Roberto Sanderson, SS. Theologiæ ibidem Professore Regio. With English Notes, including an abridged Translation, by W. Whewell, D.D. late Master of Trinity College. Demy Octavo. *7s. 6d.*

Archbishop Usher's Answer to a Jesuit, with other Tracts on Popery. Edited by J. Scholefield, M.A. late Regius Professor of Greek in the University. Demy Octavo. *7s. 6d.*

Wilson's Illustration of the Method of explaining the New Testament, by the early opinions of Jews and Christians concerning Christ. Edited by T. Turton, D.D. late Lord Bishop of Ely. Demy Octavo. *5s.*

Lectures on Divinity delivered in the University of Cambridge. By John Hey, D.D. Third Edition, by T. Turton, D.D. late Lord Bishop of Ely. 2 vols. Demy Octavo. *15s.*

GREEK AND LATIN CLASSICS, &c.

(*See also* pp. 12, 13.)

P. Vergili Maronis Opera, cum Prolegomenis et Commentario Critico pro Syndicis Preli Academici edidit BENJAMIN HALL KENNEDY, S.T.P., Graecae Linguae Professor Regius. Cloth, extra fcp. 8vo, red edges, price 5*s.*

Select Private Orations of Demosthenes with Introductions and English Notes, by F. A. PALEY, M.A., Editor of Aeschylus, etc. and J. E. SANDYS, M.A., Fellow and Tutor of St John's College, and Public Orator in the University of Cambridge.

Part I. containing Contra Phormionem, Lacritum, Pantaenetum, Boeotum de Nomine, Boeotum de Dote, Dionysodorum. Crown Octavo, cloth. 6*s.*

Part II. containing Pro Phormione, Contra Stephanum I. II.; Nicostratum, Cononem, Calliclem. Crown Octavo, cloth. 7*s.* 6*d.*

M. T. Ciceronis de Officiis Libri Tres (*New Edition, much enlarged and improved*), with Marginal Analysis, an English Commentary, and copious Indices, by H. A. HOLDEN, LL.D., Head Master of Ipswich School, late Fellow of Trinity College, Cambridge, Classical Examiner to the University of London. Crown Octavo, 7*s.* 6*d.*

Plato's Phædo, literally translated, by the late E. M. COPE, Fellow of Trinity College, Cambridge. Demy Octavo. 5*s.*

Aristotle. The Rhetoric. With a Commentary by the late E. M. COPE, Fellow of Trinity College, Cambridge, revised and edited for the Syndics of the University Press by J. E. SANDYS, M.A., Fellow and Tutor of St John's College, and Public Orator in the University of Cambridge. 3 Vols. Demy 8vo. £1 11*s.* 6*d.*

The Agamemnon of Aeschylus. With a translation in English Rhythm, and Notes Critical and Explanatory. By BENJAMIN HALL KENNEDY, D.D., Regius Professor of Greek. Crown 8vo. cloth. *Price* 6*s.*

ΠΕΡΙ ΔΙΚΑΙΟΣΥΝΗΣ. The Fifth Book of the Nicomachean Ethics of Aristotle. Edited by HENRY JACKSON, M.A., Fellow of Trinity College, Cambridge. Demy 8vo, cloth. 6*s.*

Pindar. Olympian and Pythian Odes. With Notes Explanatory and Critical, Introductions and Introductory Essays. Edited by C. A. M. FENNELL, M.A., late Fellow of Jesus.

SANSKRIT AND ARABIC.

Nalopakhyanam, or, The Tale of Nala; containing the Sanskrit Text in Roman Characters, followed by a Vocabulary in which each word is placed under its root, with references to derived words in cognate languages, and a sketch of Sanskrit Grammar. By the Rev. THOMAS JARRETT, M.A., Trinity College, Regius Professor of Hebrew, late Professor of Arabic, and formerly Fellow of St Catharine's College, Cambridge. Demy Octavo. 10*s.*

The Poems of Beha ed din Zoheir of Egypt. With a Metrical Translation, Notes and Introduction, by E. H. PALMER, M.A., Barrister-at-Law of the Middle Temple, Lord Almoner's Professor of Arabic and Fellow of St John's College in the University of Cambridge. 3 vols. Crown Quarto. Vol. II. The ENGLISH TRANSLATION. Paper cover, 10*s.* 6*d.* Cloth extra, 15*s.* [Vol. I. The ARABIC TEXT is already published.]

MATHEMATICS, PHYSICAL SCIENCE, &c.

A Treatise on Natural Philosophy. Volume I. Part I. By Sir W. THOMSON, LL.D., D.C.L., F.R.S., Professor of Natural Philosophy in the University of Glasgow, Fellow of St Peter's College, Cambridge, and P. G. TAIT, M.A., Professor of Natural Philosophy in the University of Edinburgh, formerly Fellow of St Peter's College, Cambridge. [*Nearly Ready.*

Elements of Natural Philosophy. By Professors Sir W. THOMSON and P. G. TAIT. Part I. 8vo. cloth, 9*s.*

An Elementary Treatise on Quaternions. By P. G. TAIT, M.A., Professor of Natural Philosophy in the University of Edinburgh; formerly Fellow of St Peter's College, Cambridge. *Second Edition.* Demy 8vo. 14*s.*

The Analytical Theory of Heat. By JOSEPH FOURIER. Translated, with Notes, by A. FREEMAN, M.A., Fellow of St John's College, Cambridge. Demy 8vo. *Price* 16*s.*

The Electrical Researches of the Honourable Henry Cavendish, F.R.S. Written between 1771 and 1781, Edited from the original manuscripts in the possession of the Duke of Devonshire, K.G., by J. CLERK MAXWELL, F.R.S. [*In the Press.*

The Mathematical Works of Isaac Barrow, D.D. Edited by W. WHEWELL, D.D. Demy Octavo. 7*s.* 6*d.*

Illustrations of Comparative Anatomy, Vertebrate and Invertebrate, for the Use of Students in the Museum of Zoology and Comparative Anatomy. Second Edition. Demy 8vo. cloth, 2*s.* 6*d.*

A Catalogue of Australian Fossils (including Tasmania and the Island of Timor), Stratigraphically and Zoologically arranged, by ROBERT ETHERIDGE, Jun., F.G.S., Acting Palæontologist, H.M. Geol. Survey of Scotland, (formerly Assistant-Geologist, Geol. Survey of Victoria), Fellow of the R. Physical Society of Edinburgh; Corr. Member of the R. Societies of Victoria and Tasmania and of the Natural History Society of Glasgow; Hon. Correspondent, Ballarat School of Mines. Demy 8vo. cloth, 10*s*. 6*d*.

A Synopsis of the Classification of the British Palæozoic Rocks, by the Rev. ADAM SEDGWICK, M.A., F.R.S., Woodwardian Professor, and Fellow of Trinity College, Cambridge; with a systematic description of the British Palæozoic Fossils in the Geological Museum of the University of Cambridge, by FREDERICK M'COY, F.G.S., Hon. F.C.P.S., Professor of the Natural Sciences in the University of Melbourne; formerly Professor of Geology and Mineralogy in the Queen's University in Ireland; author of "Characters of the Carboniferous Limestone Fossils of Ireland;" "Synopsis of the Silurian Fossils of Ireland;" "Contributions to British Palæontology," &c. with Figures of the New and Imperfectly known Species. One volume, Royal Quarto, cloth, with Plates, £1. 1*s*.

A Catalogue of the Collection of Cambrian and Silurian Fossils contained in the Geological Museum of the University of Cambridge, by J. W. SALTER, F.G.S. With a Preface by the Rev. ADAM SEDGWICK, LL.D., F.R.S., Woodwardian Professor of Geology in the University of Cambridge, and a Table of Genera and Index added by Professor MORRIS, F.G.S. With a Portrait of PROFESSOR SEDGWICK. Royal Quarto, cloth, 7*s*. 6*d*.

Catalogue of Osteological Specimens contained in the Anatomical Museum of the University of Cambridge. Demy 8vo. 2*s*. 6*d*.

Astronomical Observations made at the Observatory of Cambridge by the Rev. JAMES CHALLIS, M.A., F.R.S., F.R.A.S., Plumian Professor of Astronomy and Experimental Philosophy in the University of Cambridge, and Fellow of Trinity College. For various Years, from 1846 to 1860.

LAW.

The Fragments of the Perpetual Edict of Salvius Julianus, Collected, Arranged, and Annotated by BRYAN WALKER, MA., LL.D., Law Lecturer of St John's College, and late Fellow of Corpus Christi College, Cambridge. Crown 8vo., cloth. *Price* 6*s*.

The Commentaries of Gaius and Rules of Ulpian. (*New Edition, revised and enlarged.*) Translated and Annotated, by J. T. ABDY, LL.D., Judge of County Courts, late Regius Professor of Laws in the University of Cambridge, and BRYAN WALKER, M.A., LL.D., Law Lecturer of St John's College, Cambridge, formerly Law Student of Trinity Hall and Chancellor's Medallist for Legal Studies. Crown Octavo, 16*s.*

The Institutes of Justinian, translated with Notes by J. T. ABDY, LL.D., Judge of County Courts, late Regius Professor of Laws in the University of Cambridge, and formerly Fellow of Trinity Hall; and BRYAN WALKER, M.A., LL.D., Law Lecturer of St John's College, Cambridge; late Fellow and Lecturer of Corpus Christi College; and formerly Law Student of Trinity Hall. Crown Octavo, 16*s.*

Grotius de Jure Belli et Pacis, with the Notes of Barbeyrac and others; accompanied by an abridged Translation of the Text, by W. WHEWELL, D.D. late Master of Trinity College. 3 Vols. Demy Octavo, 30*s.* The translation separate, 10*s.*

HISTORICAL WORKS.

Life and Times of Stein, or Germany and Prussia in the Napoleonic Age, by J. R. SEELEY, M.A., Regius Professor of Modern History in the University of Cambridge. With Portraits and Maps. 3 vols. Demy 8vo. 48*s.*

Scholae Academicae: some Account of the Studies at the English Universities in the Eighteenth Century. By CHRISTOPHER WORDSWORTH, M.A., Fellow of Peterhouse; Author of "Social Life at the English Universities in the Eighteenth Century." Demy Octavo, cloth, 15*s.*

History of Nepāl, translated from the Original by MUNSHI SHEW SHUNKER SINGH and Pandit SHRĪ GUNĀNAND; edited with an Introductory Sketch of the Country and People by Dr D. WRIGHT, late Residency Surgeon at Kāthmāndū, and with numerous facsimile Illustrations from native drawings, and portraits of Sir JUNG BAHĀDUR, the King of Nepāl, and other natives, from photographs. Super-Royal Octavo, 21*s.*

The University of Cambridge from the Earliest Times to the Royal Injunctions of 1535. By JAMES BASS MULLINGER, M.A. Demy 8vo. cloth (734 pp.), 12*s.*

History of the College of St John the Evangelist, by THOMAS BAKER, B.D., Ejected Fellow. Edited by JOHN E. B. MAYOR, M.A., Fellow of St John's. Two Vols. Demy 8vo. 24*s.*

The Architectural History of the University and Colleges of Cambridge, by the late Professor WILLIS, M.A. With numerous Maps, Plans, and Illustrations. Continued to the present time, and edited by JOHN WILLIS CLARK, M.A., formerly Fellow of Trinity College, Cambridge. [*In the Press.*

CATALOGUES.

Catalogue of the Hebrew Manuscripts preserved in the University Library, Cambridge. By Dr S. M. SCHILLER-SZINESSY. Volume I. containing Seetion I. *The Holy Scriptures;* Section II. *Commentaries on the Bible.* Demy 8vo. 9*s.*

A Catalogue of the Manuscripts preserved in the Library of the University of Cambridge. Demy 8vo. 5 Vols. 10*s.* each.

Index to the Catalogue. Demy 8vo. 10*s.*

A Catalogue of Adversaria and printed books containing MS. notes, preserved in the Library of the University of Cambridge. 3*s.* 6*d.*

The Illuminated Manuscripts in the Library of the Fitzwilliam Museum, Cambridge, Catalogued with Descriptions, and an Introduction, by WILLIAM GEORGE SEARLE, M.A., late Fellow of Queens' College, and Vicar of Hockington, Cambridgeshire. 7*s.* 6*d.*

A Chronological List of the Graces, Documents, and other Papers in the University Registry which concern the University Library. Demy 8vo. 2*s.* 6*d.*

Catalogus Bibliothecæ Burckhardtianæ. Demy Quarto. 5*s.*

MISCELLANEOUS.

Statuta Academiæ Cantabrigiensis. Demy 8vo. 2*s.*

Ordinationes Academiæ Cantabrigiensis. New Edition. Demy 8vo., cloth. 3*s.* 6*d.*

Trusts, Statutes and Directions affecting (1) The Professorships of the University. (2) The Scholarships and Prizes. (3) Other Gifts and Endowments. Demy 8vo. 5*s.*

A Compendium of University Regulations, for the use of persons in Statu Pupillari. Demy 8vo. 6*d.*

The Cambridge Bible for Schools.

GENERAL EDITOR: J. J. S. PEROWNE, D.D., DEAN OF PETERBOROUGH.

THE want of an Annotated Edition of the BIBLE, in handy portions, suitable for school use, has long been felt.

In order to provide Text-books for School and Examination purposes, the CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS has arranged to publish the several books of the BIBLE in separate portions, at a moderate price, with introductions and explanatory notes.

Some of the books have already been undertaken by the following gentlemen:

Rev. A. CARR, M.A., *late Fellow of Oriel College, Oxford.*

REV. T. K. CHEYNE, M.A., *Fellow of Balliol College, Oxford.*

Rev. S. COX, *Nottingham.*

Rev. A. B. DAVIDSON, D.D., *Prof. of Hebrew, Free Church Coll. Edinb.*

Rev. F. W. FARRAR, D.D., *Canon of Westminster.*

REV. A. E. HUMPHREYS, M.A., *Fellow of Trinity College, Cambridge.*

Rev. A. F. KIRKPATRICK, M.A., *Fellow and Lecturer of Trinity College.*

Rev. J. J. LIAS, M.A., *Professor of English History and Modern Literature, St David's College, Lampeter.*

Rev. J. R. LUMBY, D.D., *Fellow and Lecturer of St Catharine's College.*

Rev. G. F. MACLEAR, D.D., *Head Master of King's Coll. School, London.*

Rev. H. C. G. MOULE, M.A., *Fellow of Trinity College, Cambridge.*

Rev. W. F. MOULTON, D.D., *Head Master of the Leys School, Cambridge.*

Rev. E. H. PEROWNE, D.D., *Fellow and Tutor of Corpus Christi Coll., Cambridge, Examining Chaplain to the Bishop of St Asaph.*

The Ven. T. T. PEROWNE, B.D., *late Fellow of Corpus Christi College, Cambridge, Archdeacon of Norwich.*

Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D., *Professor of Biblical Exegesis, King's College, London.*

Rev. W. SANDAY, M.A., *Principal of Bishop Hatfield Hall, Durham.*

REV. W. SIMCOX, M.A., *Rector of Weyhill, Hants.*

Rev. ROBERTSON SMITH, M.A., *Professor of Hebrew, Free Church College, Aberdeen.*

Rev. A. W. STREANE, M.A., *Fellow of Corpus Christi College.*

Rev. H. W. WATKINS, M.A., *Warden of St Augustine's Coll. Canterbury.*

Rev. G. H. WHITAKER, M.A., *Fellow of St John's College, Cambridge; Honorary Chancellor of Truro Cathedral.*